

Cahier I, repiquage de la matière ayant trait à la Vallée de Joux et au Collège Industriel, description du tout



186 pages.

Le Collège Industriel du Chenit. Son établissement. Son histoire jusqu'au premier juillet 1877.

Le Collège industriel est une école qui se trouve dans la commune du Chenit. Il a été établi dans le but de donner une instruction supérieure à celle des écoles primaires, à ceux qui veulent en profiter. Le Collège fait épargner aux parents une dépenses qui serait occasionnée par les enfants qui seraient en pension dans une autre contrée pour pouvoir suivre le cours d'un collège. Il participe aussi à donner une instruction supérieure à quelques enfants qui, sans cela, ne l'auraient pas eue, les parents n'ayant pas le moyen de les mettre en pension.

Il n'y avait déjà eu, environ dix ans auparavant, un essai de fonder un collège industriel, mais chaque paroisse voulait avoir le sien La position était retombée et un des maîtres était parti pour l'Amérique. Au bout de dix ans il revient. La question était toujours sur le tapis. On essaya encore une fois et enfin, après beaucoup de discussion, le Collège Industriel du Chenit a été fondé. Une souscription fut faite pour aider à la commune à le faire. On ne pouvait pas souscrire en dessous d'une certaine somme. Les écoles devaient commencer au mois de novembre 1876. Mais, à cause de la maladie de notre maître, nous avons été retardé jusqu'au moins de janvier 1877. Il avait été décidé qu'il s'établirait dans le hameau appelé Chez-le-Maître, qui est à peu près le centre de la commune.

A l'examen d'admission qui a eu lieu le 20 novembre, 1876, nous étions 25 élèves, dont 3 ont été renvoyés et un qui est venu sans avoir subi l'examen, ce qui fait que nous étions 23. Nous devons commencer le 27 novembre, mais comme je l'ai déjà dit, notre maître était malade et nous avons été retardé jusqu'au 12 décembre. Nous avons commencé les leçons avec Mme Bourgeois et Mlle Reymond. Pendant ce temps nous ne fîmes l'école que le matin. Mais ce n'est qu'au mois de janvier que nous avons commencé définitivement avec notre maître, M. Bourgeois. Nous avons eu 13 branches y compris la conduite. Depuis que nous avons été avec notre maître, nous avons fait l'école matin et soir, mais lorsque nous sommes arrivés aux longs jours, d'été, nous avons fait l'école tous les jours de sept heures à midi et le mercredi après-midi de 2 à 5 heures. Nous avons aussi nommés des moniteurs pour maintenir propre le local et tout ce qui appartient au collège. Nous avons aussi nommé un moniteur pour mettre les amendes afin de nous apprendre la propreté partout, l'ordre etc. Nous avons aussi acheté des casquettes et une presse à relier dont nous nous servirons plus tard. Nous avons aussi fait 3 courses qui sont détaillées plus bas. Dans le courant de l'année, 2 élèves sont sortis, chacun pour aller apprendre son état. Enfin pour terminer, je dirai que tous, sans exception, nous avons profité des leçons et fait des progrès jusqu'au premier juillet 1887, de même encore plus tard.

Gabriel Nicole, III, 76/77. Pages 1 à 4.

21 Mars 1874

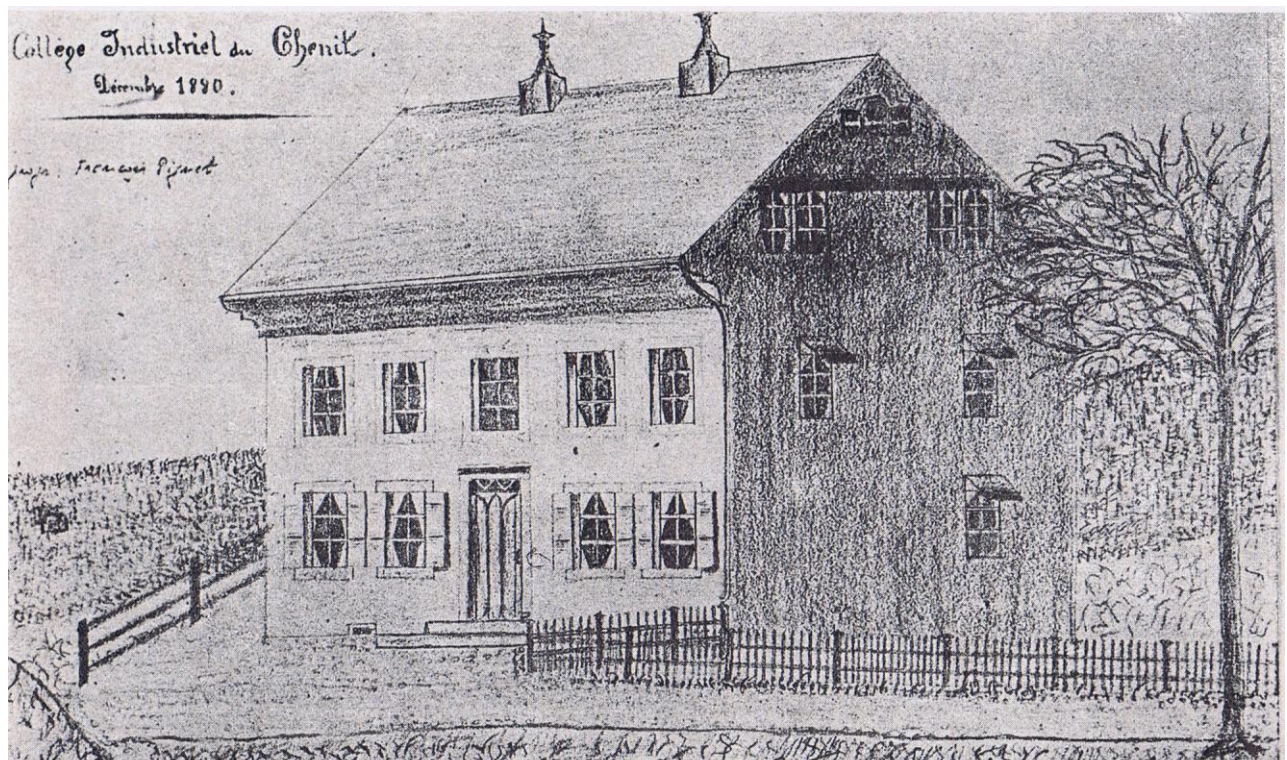
<u>Noms</u>	<u>Prénoms</u>	<u>Domicile</u>	<u>Longueur</u>
Aubert	1 Charles	Solliat	1, 63 $\frac{1}{4}$
Aubert	2 Eugène	Sentier	1, 52 $\frac{1}{2}$
Bourgeois	3 Edél	Chez le maître	1, 43
Capt	4 Alexis	Chez Villards	1, 59 $\frac{1}{2}$
Golay	5 Jean	Sentier	1, 46
Golay	6 René	Brassus	1, 44 $\frac{1}{4}$
Guex	7 Emile	Sentier	1, 47 $\frac{1}{4}$
Meylan	8 Louis	Sentier	1, 42 $\frac{3}{4}$
Meylan	9 Edmond	Sentier	1, 47 $\frac{1}{2}$
Nicole	10 Gabriel	Sentier	1, 33 $\frac{1}{2}$
Pellet	11 Emile	Sentier	1, 48
Pignat	12 Charles	Chez Villards	1, 44
Pignat	13 Paul	Chez le maître	1, 47
Pignat	14 Emile	Solliat	1, 45 $\frac{3}{4}$
Pletscher	15 Samuel	Chez le maître	1, 60 $\frac{1}{4}$
Rochat	16 Hector	Brassus	1, 67 $\frac{1}{4}$
Rionnet	17 Benjamin	Chez le maître	1, 38 $\frac{1}{2}$
Capt	18 Elise	Ecofferie	1, 53 $\frac{1}{2}$
Capt	19 Marie	Solliat	1, 51 $\frac{1}{2}$
Leoultre	20 Adèle	Solliat	1, 56 $\frac{1}{2}$
Leoultre	21 Amélie	Solliat	1, 57 $\frac{1}{2}$
Meylan	22 Hélène	Sentier	1, 45
Meylan	23 Melanie	Camp	1, 51 $\frac{1}{2}$

Les 23 premiers élèves...pages 4-5.

<u>Q</u> <u>Thorax.</u>	<u>Poids</u>	<u>Battement</u> ⁵ <u>du poulx</u>	<u>Inspirations</u> <u>Expirations</u>	<u>Age</u>
0,25				au 21 Mars 1877
0,67	55 $\frac{1}{2}$	55	16	15 ans 1 mois 15 jou
0,64	40 $\frac{3}{4}$	97	15	14 ans 5 mois 25 jou
0,74	32	70	20	14 . . . 6 . . . 24 .
0,62	51 $\frac{1}{2}$	65	15	14 . . . " . . . " .
0,68	31	60	16	13 . . . 2 . . . 2 .
0,68	40 $\frac{1}{2}$	78	16	14 . . . 1 . . . 29
0,68	38 $\frac{1}{2}$	72	16	13 . . . 8 . . . 21
0,65	35 $\frac{1}{2}$	75	16	14 . . . 4 . . . 18
0,69	42 $\frac{1}{4}$	58	14	14 . . . 6 . . . 29
0,65	32	98	16	13 . . . 2 . . . 1
0,72	42	57	14	14 . . . 6 . . . 6
0,67	38	70	23	12 . . . 8 . . . 6
0,67	35 $\frac{1}{2}$	78	17	14 . . . 5 . . . 29
0,67	37	65	19	14 . . . 6 . . . 16
0,71	48 $\frac{1}{4}$	65	15	
0,70	58			13 . . . 3 . . . 18
0,72	40 $\frac{1}{2}$	86	17	12 . . . 11 . . . 29
	42	87	16	12 . . . 11 . . . 2
	48	59	17	13 . . . 6 . . . 14
	46 $\frac{1}{2}$	87	18	13 . . . 7 . . . 19
	45 $\frac{1}{2}$	82	18	13 . . . " . . . 29
	37 $\frac{1}{2}$	80	16	12 . . . 10 . . . 16
	35 $\frac{1}{2}$	89	16	12 . . . 10 . . . 16

Emile Pallet 35

et leurs caractéristiques !



Dessin d'élève (Edouard Meylan, 1880) : la deuxième résidence du Collège ;
 propr. successifs : MM. François Piguet, François Pletscher, Mmes Onésime Rochat, J.-D. Meylan

Il s'agirait en fait de la première résidence, selon nos déductions.

La course autour du lac

C'était par un vendredi 4 mai 1877 à 8 heures du matin. Les élèves de l'école Industrielle du Chenit se rendaient comme d'habitude à leur local Chez-le-Maître pour recevoir leurs leçons. L'école était commencée lorsque trois de nos camarades entrèrent dans l'école en portant un gros panier rempli de casquettes. Nous les avions commandées depuis longtemps, c'est pourquoi tous furent étonnés en les voyant. Quand chacun eut pris la sienne, quelques élèves proposèrent à Mr. Bourgeois de faire le tour du lac pour les étrenner. Nous devions nous trouver à 10 heures au Sentier, sauf les enfants du Solliat que nous voulions prendre en passant. Le temps n'était pas beau quand nous partîmes, mais le soleil ne tarda pas à se montrer. Nous cheminâmes jusqu'à l'Hôtel de Ville du Lieu sans nous arrêter. Après un court moment d'arrêt, l'on se remit en route et à midi le personnel du Collège Industriel du Chenit était devant l'Hôtel de la Truite au Pont. En arrivant sous avaient faim et comme c'était les heures de dîner, nous nous fîmes servir un dîner. Les mets, tels que : le mouton, le saucisson, l'omelette, disparaissaient dans le gouffre de nos bouches comme les eaux du lac Brenet dans les entonnoirs de Bonport ; mais malheureusement l'on s'apercevait mieux de leur disparition que de celle des eaux du lac ! En somme le repas tu trouvé bon et le prix aussi. A l'occasion de ce dîner, René Golay, un de nos camarades, devait porter un toast au Collège Industriel du Chenit. Il s'intimidait un peu et ce fut son ami Emile Pellet qui ne se décourage pas pour si peu qui remplit la place de René.

Après nous allâmes nous promener du côté du lac Brenet où nous nous amusâmes beaucoup. A 4 heures l'on revint. On s'arrêta un moment au Pont. En revenant on passa par les Bioux, la gaité se faisait voir par les interminables chants que nous exécutâmes et même une dame félicita Mr. Bourgeois de ce qu'il avait de si mignons enfants. En sortant du Pont, le temps était noir. Il plut un moment. Mais bientôt le ciel s'éclaircit, nous ne fîmes pas mouillés et, à la tombée de la nuit, chacun était chez soi, content de sa promenade.

Benmamin Vionnet, IIIe classe, 1876/1877, p. 6-7.

La course autour du lac, le 4 mai 1877.

Par un des premiers beaux jours du printemps nous prîmes du Sentier pour faire une course autour du lac de Joux. Le soleil n'était pas encore très chaud, car une légère brume le cachait à nos regards. Mais bientôt il nous apparut dans toute sa splendeur. Arrivés près d'un petit hameau nommé en Combe-Noire, nous commençâmes à gravir une petite colline couverte d'arbres qui commençaient déjà à verdir. Les oiseaux joyeux du réveil de la nature gazouillaient sur chaque branche et sur chaque buisson en faisant reverdir l'air de leurs chansons. Au haut du bois, le lac se montra aussi uni qu'un miroir.

L'azur du ciel qui se reflétait sur sa surface faisait un contraste charmant avec la couleur foncée des arbres qui se miraient sur ses rives. Bientôt après cette belle nappe l'eau disparut à nos yeux pour être remplacée par les sombres forêts qui s'épalaient sur les bords du chemin.



Le Pont à l'époque de nos visiteurs, vers 1880.

Après une heure de marche, nous arrivâmes au village du Lieu où nous prîmes quelques rafraîchissements. Très bien réconfortés par cette petite halte, la promenade se continua gaiment jusqu'au Pont. Il était midi quand nous arrivâmes au contentement de tous les élèves qui avaient grand faim. Après le repas, nous allâmes visiter les bords du lac Brenet qui se joint au lac de Joux. Les quatre heures arrivèrent, l'on pensa qu'il serait bientôt temps de s'en retourner. Nous passâmes à L'Abbaye mais nous ne nous y arrêtâmes pas, car le ciel s'était voilé de sombres nuages. La pluie nous surpris et nous fûmes tout heureux d'aller nous réfugier dans une grange. Enfin le ciel s'éclaircit et nous nous remîmes en chemin. Nous arrivâmes au Sentier, chacun très content de sa journée.

Hélène Meylan, III classe, 76/77, p.8-9.

La course à Vallorbe – sera repris dans Chemin de fer, Mélanie Meylan, IIIème classe, 76/77, p. 10 -14.

A la recherche de la rose des Alpes

Un jour, Monsieur Bourgeois aperçut sur une fenêtre un bouquet de rhododendrons ; aussitôt il fait prier le propriétaire de le lui faire voir, ce qu'il fit de fort bonne grâce. Le bouquet fut apporté dans la classe pour le faire voir aux élèves, fut admiré par tous et même il nous communiqua l'ardent désir d'en posséder un pareil. La proposition fut faite d'aller le plus vite possible chercher un bouquet de rose des Alpes¹ sur le Mont-Tendre. Il n'est pas nécessaire de dire que la proposition fut acceptée et même avec enthousiasme, de sorte que le 26 juin, nous nous trouvions tous réunis à ... heures au rendez-vous, à la croisée des routes de l'Orient pour faire l'ascension du Mont-Tendre.

Le signal du départ fut donné et nous commençâmes joyeusement à gravir la pente rapide et cependant verte, toute émaillée de fleurs qui font les délices des troupeaux qui habitent ces parages pendant l'été.

Nous prîmes le chemin de la Combe aux Auges (bassin de fontaine en patois) qui mène directement à la fontaine du Grand Croset, et c'est sur le bord de ce chemin que nous mangeâmes l'oseille. Arrivés au sommet, nous nous désaltérâmes pour ainsi dire de la splendide vue qui s'offrait à nos regards. Nous voyions le front sévère des Alpes qui, comme une muraille éternelle, sépare les nations jalouses les unes des autres, et à ses pieds le Château de Chillon dans lequel l'infortuné Bonivard a passé 6 ans de sa vie enchaîné à une colonne autour de laquelle on peut voir creusé dans le roc encore aujourd'hui l'empreinte de ses pas. Puis en suivant du regard les bords du lac Léman, nos yeux s'arrêtent avec plus d'amour encore sur la ville de Lausanne qui rappelle tant de beaux traits de notre histoire nationale. C'est là que Davel a été martyr pour la liberté de notre cher canton.



¹ On l'a déjà dit à propos des gentianes bleues que l'on cueillait à profusion sur la Pierre à Punex, le souci de la sauvegarde de notre belle flore n'était pas encore dans les mœurs, et même encore au niveau scolaire. L'utilisation courante des herbiers ne fut sans doute pas étrangère à cette cueillette sauvage et sans pitié pour notre flore la plus belle.

Après avoir pendant longtemps erré par la montagne, après avoir sauté de roc en roc et être tombé maintes et maintes fois dans des crevasses, nous entendîmes tout-à-coup H. Aubert pousser un cri de joie. Il avait trouvé deux branches de rhododendrons ! Cette trouvaille nous donna une nouvelle ardeur pour chercher, et notre ardeur ne fut pas vaine, car au bout d'un moment nous fûmes chacun de nous possesseur d'un bouquet semblable à celui que nous avons vu Chez-le-Maître. Après cela, nous remontâmes triomphalement vers la baume dans l'intention de la mesurer. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction quand nous apprîmes que nous avions laissé nos vivres sous un arbre avant d'aller à la recherche du rhododendron. Il fallut une bonne de-heure pour les retrouver, ce qui nous donna encore plus d'appétit et cependant nous en avions déjà suffisamment.

Après avoir fait table de maçon, nous nous disposâmes à mesurer la baume. L'un d'entre nous avait apporté un peloton de ficelle au bout de laquelle nous attachâmes un morceau de plomb sur lequel trois d'entre nous mirent leurs noms. Ensuite nous allâmes chercher à un chalet une pièce de bois au bout de laquelle nous mîmes une bobine sur laquelle nous fîmes passer la ficelle. Les élèves étaient là, attendant avec impatience que la ficelle touche le fond. Elle y arriva enfin. Nous la retirâmes, puis, l'ayant enveloppée, nous la mesurâmes le lendemain dans le local de l'école et nous trouvâmes 55 mètres soit $183 \frac{1}{3}$ de pieds. Toutes les personnes à qui nous communiquâmes notre opération ne voulurent pas croire que notre plomb était allé au fond et la proposition fut faite que quelqu'un irait au fond l'année suivante. En attendant, nous montâmes au sommet pour voir le coucher du soleil, mais sa majesté mit son bonnet de nuit pour se coucher et l'on eut rien de mieux à faire que d'attendre que Madame Phobé montra sa pâle figure au-dessus des Alpes, espérant qu'elle serait plus polie que le soleil. En effet, après avoir attendu auprès d'un bon feu, où l'on chanta tous les chants qu'on fait pour ces magnifiques soirées d'été, nous la vîmes sortir de derrière les monts. Elle s'éleva peu à peu jusqu'à ce que sa lumière eut assez d'éclat pour nous éclairer pendant notre descente qui fut un peu moins turbulente que la montée, parce que la fatigue commençait à se faire sentir.

Enfin, nous sommes arrivés sains et saufs, excepté un qui se fit mal aux genoux, heureux et contents de retrouver le lit.

Paul Piguet, III classe 76/77, p. 15-18.

Les premiers examens de promotions au Collège Industriel du Chenit

Depuis quelque temps nous voyons les élèves du Collège Industriel travailler avec tant d'ardeur, qu'est-il donc arrivé ? Nous le savons ; les examens de promotions approchent.

Il est vrai que quelques-uns des élèves sont plus avancés que d'autres et qu'ils reculeront, mais ils ne devront pas se décourager, au contraire, ils devront redoubler leurs efforts afin de rattraper ceux qui les ont devancés. Mais les jours se succèdent rapidement, et l'époque attendue avec tant d'impatience est arrivée.

C'est le 9 et le 10 juillet 1877. Le premier jour, le temps est magnifique, mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter en route, car nous allons passer un examen qui ne sera pas facile pour chacun de nous, car comme je l'ai dit, les uns sont plus avancés que d'autres. Ce jour-là, nous avons les examens par écrit. Les principales branches sont la dictée qui n'était pas une des plus faciles, la grammaire, la composition, la comptabilité et l'arithmétique.

C'était le second jour qui devait être le plus terrible. Nous devions réciter devant ces messieurs qui fixaient leurs grands yeux sur nous en nous écoutant parler. Ils étaient au nombre de 10 placés autour d'une grande table devant laquelle nous allions tirer des billets, pour les différents sujets que nous avions. Sur quoi M. Bourgeois nous interrogeait. M. L'inspecteur du Collège cantonal de Lausanne y était aussi, mais il se laissa prendre par le sommeil, ce qui nous amusa beaucoup. Les membres de la commission n'étaient pas très sévères, sauf un qui grondait tout le temps. Pour commencer la journée, M. Descombaz² nous fit tirer à chacun un billet pour savoir dans quel ordre nous devions passer au bureau.

La première branche que nous eûmes fut l'allemand. L'élève numéro 1 sort de sa place, prend un billet, puis passe d'un côté du pupitre, s'assied un moment et réfléchit à ce qu'il doit dire. Nous fîmes de même pour les autres branches telles que la religion, la lecture, la musique. Quant à l'histoire ancienne et l'histoire naturelle, elles se firent par écrit par manque d'assez de temps. Pour la géographie, nous avons dessiné la carte de l'Amérique. Les membres des autorités scolaires étrangers à cette méthode, la trouvèrent excellente, et nous marquèrent à tous des succès très élevés.

Nous vîmes bien que ces messieurs n'en savait pas très long sur le dessin industriel, car ils marquèrent des succès élevés à ceux qui avaient de grands sujets et des faibles à ceux qui en avaient de courts. Notre maître nous disait qu'il avait été passablement content de nous, mais qu'il désirait que pour une autre année toutes les branches fussent aussi haute que la géographie cette année-ci.

Lorsque nous eûmes fini, nous entonnâmes un chant que nous avions appris. Après quoi M. le pasteur nous fit un petit discours et une prière, puis nous nous séparâmes dans l'espoir d'avoir de bons succès afin de passer en 2^{ème} classe.

Elise Cart, IIIe classe, 76/77, p. 18-20.

² Le docteur Décombaz du Senier.

Suit **L'examen du 30 avril 1877** signé Emilie Meylan III Classe, 77/78, p. 22-23. Il s'agit d'une examen en vue d'être admis au Collège industriel. Elèves de la classe primaire du Sentier. Branches : religion, grammaire, géographie, arithmétique, chant. Il fallut revenir le soir pour les résultats. Tous furent admis.

La course à Bière – figurera dans le fascicule Courses, Charles Golay, IIIème classe, 77/78, p. 23-28.

La course à Lausanne – figurera dans le fascicule Courses, Mélanie Meylan, IIème classe, 77/78, p. 29 à 35.

Lettre à une amie sur la mort d'un camarade d'école.

Chère amie,

Le 25 octobre 1877 a été un jour de deuil pour le Collège Industriel. Pense qu'en arrivant à l'école, nous avons appris la mort d'un de nos camarades habitant le hameau de Chez-le-Maître. Son nom est Paul Piguet³. Il n'était pas venu à l'Ecole pendant la semaine le lundi, se sentant un peu indisposé, il était resté à la maison. Depuis ce jour son état s'aggrava, le médecin fut appelé et déclara qu'il était atteint d'une maladie de cerveau. Mais Dieu avait décidé de le prendre à lui dans sa jeunesse, et le mercredi à 8 heures du soir, son âme s'envolait avec son dernier soupir.

Cette triste nouvelle se répandit rapidement. Les élèves du Collège Industriel se réunirent pour offrir une couronne à ses parents. Ce furent les jeunes filles qui l'achetèrent. Elle était faite de roses blanches. Nous ajoutâmes aux fleurs qui s'y trouvaient déjà une croix et un cœur où étaient écrits des passages de la Bible et des poésies appropriées à la circonstance. Nous avons ainsi les symboles des trois vertus chrétiennes : la foi, l'espérance et la charité.

Les deux jours qui suivirent furent employés à apprendre un chant d'adieu et le samedi matin, nous fûmes envoyés, deux garçons et quatre filles, pour porter la couronne dans la maison mortuaire. Les parents de notre camarades nous remercièrent et nous offrirent de nous le faire voir. On nous conduisit dans une chambre à l'étage, le demi-jour solennel que laissaient passer les rideaux rehaussait encore le silence et l'austérité qui y régnait. En face de nous était étendu sur un canapé le corps froid et inanimé de celui que nous venions de perdre. Ses deux mains retenaient sur sa poitrine un bouquet de fleurs blanches et violettes, mais son attitude était si calme et ses traits si paisibles que sans la pâleur de marbre qui recouvrait son visage, on aurait pu le croire endormi.

Il quitte pour toujours ce monde de misère.

³ Paul Piguet avait écrit le texte que l'on a pu lire plus haut : A la recherche de la rose des alpes. Très belle écriture, élève doué s'il en est.

*Là-haut la gloire brille sur son front lumineux.
Ô Dieu ! la volonté pour nous n'est plus amère.
Tu nous l'avais prêté et il retourne aux Cieux.*

*Oui, elle était à toi, cette fleur printanière.
Vers le bercail tu conduisait ses pas.
Quand l'ange de la mort, au front pur et austère.
L'a doucement enlevé dans ses bras !*

Bientôt nous retournâmes à l'Ecole où Monsieur Bourgeois nous donna ses dernières instructions. L'après-midi, à une heure, nous revînmes pour répéter le morceau que nous devons chanter avant le départ du convoi. Il ne fut pas très bien exécuté, car nous avions eu peu de temps pour l'étudier.

Le jeune garçon fut couché dans son cercueil et les filles fixèrent sur le drap mortuaire les trois couronnes, derniers témoignages d'affection que ses amis avaient voulu lui rendre. Monsieur Bourgeois lu les vers devant toute l'assemblée, six élèves soulevèrent la bière et le cortège funèbre s'éloigna lentement.

Devant la fosse encore ouverte de leur camarade, les élèves du Collège Industriel chantèrent un psaume. Chacun d'eux y jeta un petit bouquet composé d'un rameau de sapin, image de l'immortalité, d'une touffe verte et de quelques fleurs blanches. Puis la tombe se referma sur celui qui, le dimanche encore, était tout aussi plein de vie et de santé que l'un d'entre nous.

*Revêtons-nous de deuil pour faire à sa jeune âme,
Qui s'envole au Seigneur sur les ailes du vent,
Cet adieu douloureux que l'amitié réclame,
Lorsqu'à sa chaîne d'or une boucle se fend.*

*Et toi grand Dieu qui voit nos sanglots, nos alarmes,
Abaisse tes regards sur sa famille en pleurs.
Oh ! toi qui sst mourir, tu sais sécher les larmes,
De ton baume divin apaise leurs douleurs .*

(C. Vuillemoz)

Cette mort si subite fut pour nous un sérieux avertissement. Elle nous montre qu'à toute heure on doit être prêt à comparaître devant Dieu. La jeunesse est insouciante, elle cherche le bonheur dans les plaisirs du monde et oublie que la vie d'ici-bas n'est qu'une préparation à une autre vie qui ne finira jamais. Elle ne réfléchit pas assez à ces paroles de la Bible, veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure de la venue du Seigneur. Il y a dans notre école une place vide, mais l'exemple de celui qui l'a quittée, est toujours devant nos yeux, il

était bon camarade, prêt à rendre service, mais ce que nous devrions tous essayer d'imiter, c'était la droiture et la franchise de son caractère. Il n'était pas un des élèves avancés, mais il était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Il avait aussi beaucoup d'adresse et avait fabriqué sans l'aide de personne une foule de jolis objets. Monsieur Bourgeois ayant perdu la clef d'un portefeuille, il lui en avait fait une qui va parfaitement bien. Il nous dit même que lorsque la mort l'enleva du milieu de sa famille, il était occupé à faire une machine à vapeur.

Depuis ce jour une semaine s'est écoulée, nous entreprenons maintenant nos cours d'hiver, espérons que les succès des élèves réaliseront les espérances du maître. Dans la prochaine lettre, tu me parleras de ton école industrielle. Je te souhaite bonne chance en tout et j'espère que vous pourrez continuer tous ensemble les études que vous avez commencées.

Mélanie Meylan, I^{le} classe 77/78⁴, p. 35-40.

Seul, poèmes sur sur fond religieux, de la même Mélanie Meylan qui n'est plus à son coup d'essai. Souvenez-vous de son poème sur les Bourbakis, la Tombe de l'interné, écrit à l'âge de 12 ans. II^{ème} classe, 77/78, p. 40-42.

Ce poème est suivi d'un texte sur **Christophe Colomb** signé Mxxx, p. 42-46.

Suit **l'histoire d'un lapin**, avec des images collées, p. 46-56, images collées, signé Taff.

Viennent les noms de la I^{le} classe où l'on découvre Mélanie Meylan qui est effectivement du Campe. On donne le nom, le prénom, le domicile, la longueur, les battements du poulx, la respiration, le thorax et le poids. Le poulx est assez fantaisiste, avec des pulsations passant de 48 à 95 ! Pour la respiration, de 11 à 17. Pour le poids de 38 à 58.25 kg. Sera repris dans le chapitre statistiques.

Année 1878, les examens du 30 avril et 1^{er} mai. Adieu hiver avec ton blanc manteau, les longs mois et les journées froides. I^{ère} classe, Marie Capt, 1878, p. 62-64.

Notre entrée à l'Ecole Industrielle. L'élève qui rédigea ce texte, Emilie Capt, du en fait retourner à l'école primaire du Sentier faute de place. Elle dit : Monsieur Bourgeois nous apprit que nous pourrions entrer définitivement à l'Ecole Industrielle, en prenant congé de nos maîtres, ce qui eut lieu le lendemain, mais malgré ma grande joie d'entrer à l'Ecole Industrielle, je fus émotionnée au moment de quitter pour toujours mon maître et mes camarades, nous écrivîmes chacune sur notre table – adieu chère école -. Enfin l'après-midi

⁴ Il s'agit de Mélanie du Campe, future institutrice, poète et écrivain.

nous eûmes le plaisir d'entrer dans cette chère école où nous sommes maintenant heureux grâce aux soins dévoués de nos chers maîtres, p. 64-66.

La Course à Genève – à retrouver dans Courses - signée Marie Capt, 1ère classe, 78/79, p. 67 à 79.

Rapport de la Commission chargée de la vérification des comptes pendant le trimestre écoulé, le secrétaire B. Vionnet, 1ère classe 1878/1879, p. 80 – 81. Non repris

Fête du Plan de chez Villards – septembre 1878

Il y a quelques jours, sur le Plan de Vers chez Villard, eut lieu une petite fête organisée par les élèves du Collège Industriel du Chenit. Ayant été l'un des participants de cette fête, je veux tâcher de la décrire aussi bien que je pourrai.

D'abord un comité de cinq membres pris parmi les élèves de l'Ecole fut nommé pour organiser le programme de la fête.

Le jour fixé, nous prenons le sentier rocailleux qui conduit au Plan. Ici nous attendait une agréable surprise : un bel arc de triomphe orné des plus belles fleurs en lesquelles la couleur verte y était prodiguée, ce qui lui donnait un air fort joli. Dessous était dressée la tribune ornée aussi de très jolies fleurs, lesquelles semblaient nous dire : Viens nous montrer ton talent oratoire.

Tout prêtait à la joie et au plaisir. Un des membres de notre honorable comité monte à la tribune et commence le discours suivant que je veux tâcher de reproduire aussi véridique que possible.

Très chers collègues et amis ! Je me fais un grand plaisir de vous voir tous réunis ici pour vous souhaiter la bienvenue sous nos verts et beaux sapins, lesquels sont toujours l'emblème de la modestie et les armoiries de notre école. Suivons donc son exemple et restons comme eux toujours modestes.

Nous avons fait tout ce qu'il nous était possible de faire pour que cette petite fête réussisse et que vous puissiez en emporter de bons souvenirs. J'espère que chacun de vous sera satisfait de nos arrangements, sinon nous en aurions un profond regret.

Voici bientôt 2 ans que notre école est fondée et nous ne nous sommes pas encore réunis pour passer une journée de plaisir entre maîtres et élèves. J'espère que dans les années qui suivront cela ira de mieux en mieux, puisque nous faisons aujourd'hui ce commencement. Vive le Collège Industriel !... !

A ce discours ont succédé de formidables bravos et des applaudissements répétés et de tous côtés l'on entendait le cri de Vive le Collège Industriel.

Ensuite un charmant petit goûter a été le bienvenu. De gais propos sont échangés et la joie était peinte sur tous les visages. Le thé fabriqué par les

marmitons nommés d'avance fut déclaré irréprochable, car il faut le dire, une commission de garçons composée d'un marmiton en chef et de 3 sous-marmitons, avait été nommée pour l'entretien du feu et de la fabrication du thé.

Les bouches et les dents fonctionnent à qui mieux mieux, mais la nuit vient et les orateurs manquent ; enfin voilà un garçon qui s'avance, marche à petits pas vers la tribune ; quel air pâle il a, il monte les degrés de la tribune en tremblant (on aurait dit qu'il montait à l'échafaud), il se trouble... il se gêne... mais enfin il reprend son sang-froid, reprend un air assuré et se recueille un instant et commence d'une voix assurée le discours suivant :

Très chers amis ! Je ne peux vraiment pas laisser passer une si belle... si (les mots font faute)... une si belle occasion de remercier notre estimable et honorable comité pour toute la peine qu'il s'est donnée pour faire réussir cette fête et je peux l'assurer au nom de tous que nous avons été très contents de cette charmante journée, et nous en emporterons de très bons souvenirs. Je remercie aussi les gens de Chez Villard de l'obligeance qu'ils ont eue de nous prêter toute l'attirail culinaire, car la voie du Sentier au Plan n'est pas des plus faciles, et chose admirable ! pas la plus petite brèche n'a été faite à ces ustensiles si indispensables.

Oui, voici bientôt 2 ans que notre Ecole Industrielle est fondée, et nous ne sommes pas encore réunis pour passer une journée de plaisir entre maîtres et l'élèves, comme l'a fait remarquer notre honorable collègue dans son discours d'introduction. Bien des événements se sont passés depuis ce mois de novembre 187. Nous remarquerons assez de places vides et une qui le sera pour toujours.

Mais voici, cette journée qui est bientôt passée, et comme je pense que quelques élèves auraient quelque chose à dire, je leur laisse la tribune. Encore une fois je remercie les instigateurs de cette fête.

L'orateur descend de la tribune déchargé d'un grand poids, un ban redoublé a été battu ; mais la nuit commence à tendre son voile, la tribune reste déserte et la fête est finie. Chacun s'en retourne chez lui en emportant les meilleurs souvenirs de cette charmante journée.

Adieu charmante fête, qui dut si tôt finir.

Puisses-tu bientôt revenir !

Charles Golay, IIème classe, 1878/1879 p. 82-86.

Loterie et soirée du Collège Industriel. Préparatifs. C'est le dimanche 28 décembre 1878. Non repris Pages 87 à 94, texte signé Mélanie et Emilie Meylan. Avec une suite notée. **Notre soirée, réflexion**, d'Emma Lecoultré, 1^{ère} classe, p. 94 – 95.

Rapport de la Commission chargée de la vérification des comptes du caissier J Golay. Signé Charles Golay, IIème classe 78/79, p. 96-90, non repris.

L'année 1878

L'année 1878 est terminée ! Ce court espace de temps a été le témoin de beaucoup de choses, mais comme aucun événement important ne l'a immortalisé, encore quelques années et nul ne s'en souviendra plus.

Ce n'est pas ainsi qu'en juge l'Ecole Industrielle, car pour elle l'an qui s'en va n'a pas été sans importance. Pendant ce temps elle a redressé la tête et affermi ses pas chancelants, pensant toujours dans sa vigueur présente, force et espoir pour l'avenir. Je veux essayer d'esquisser les principaux faits qui ont illustrés pour nous la durée de 1878.

L'hiver a été peu rigoureux et nous avons poursuivi régulièrement nos leçons. Nore local était gai et bien éclairé e l'entrain n'a pas manqué. Au mois de mai vinrent les examens attendus avec inquiétude par tous les élèves. A notre grande satisfaction aucun de nous n'échoua.

Les vacances du printemps se passèrent rapidement et nous recommençâmes une nouvelle année scolaire. Le collège n'était pas encore entièrement fondé, mais le 6 juillet une 3^{ème} classe fut organisée et avec elle arriva un nouveau maître, Mr Crosset. Pendant l'été, nous fîmes plusieurs courses en vue d'herboriser et aussi pour nous procurer quelques distractions. Outre toutes nos promenades, nous organisâmes un thé auquel nous invitâmes tous nos maîtres. Ce même jour, Mlle Aubert, notre maîtresse de couture, nous fit ses adieux et nous apprit qu'elle se rendait à Paris. Elle fut remplacée par Mlle Piguet.

Un professeur d'Yverdon nous fit présent d'une collection de coquilles et M. Vandroux, qui nous donnait les leçons de chimie avant l'arrivée de M. Crosset, nous légua un magnifique herbier contenant environ un millier de spécimens. La classification de ces plantes nous procura un véritable plaisir tout en nous apprenant une quantité de noms.

Le produit des amendes fut employé à faire une grande course. Nous proposâmes plusieurs endroits et enfin nous tombâmes d'accord pour Genève. Tant sur les bords du lac que sur la Dôle, nous recueillîmes une ample moisson de fleurs. Pendant l'hiver, nous nous préparâmes afin de donner une petite soirée à nos parents et à nos amis.

La soirée devait se terminer par une petite loterie. La réussite de notre soirée au Sentier nous engagea à la répéter au Brassus. Dans ce dernier village, nous eûmes aussi un nombreux auditoire ; ce qui nous montra que le public s'intéressait à notre collège et désirait la prospérité de cette école naissante.

Espérons qu'elle fleurira et qu'elle sera soutenue par ce public qui nous a montré tant de bienveillance.

Mélanie et Hélène Meylan, Ière classe, 1879, p. 99-102

Suit un texte en anglais du 20^e avril 1879, signé Charles Edel Bourgeois, l'un des fils du maître Alexandre Bourgeois, p. 102-103. Titre : **Dear old Schoolmates**.

Noms et préons de la Ière classe. Où l'on apprend que Mélanie Meylan du Campe a les yeux bleus et les cheveux blonds. Une deuxième fille, Elise Capt de l'Ecofferie a aussi les cheveux blonds et les yeux bleus .

Noms et prénoms de la IIème classe. Trois blondes, Golay Valentine aux Places, Meylan Emilie au Solliat, et Meylan Suzanne, aussi au Solliat.

Les noms sont écrit à la ronde et sont d'une écriture impeccable. Le tout signé Benjamin Vionnet, Ière classe, 1878/1879.

Noms et prénoms de la IIIème classe. Une blonde aux yeux gris bleus, Emilie Capt de Derrière la Côte. Elle mesure 152 ½ cm et pèse 50 kg. Pages 104 à 106.

Non repris, p. 110 à 113, **L'examen que nous avons passé pour entrer dans la 2^{ème} classe**. Texte signé Emma Pellet IIème classe.

La course à Bex – paraîtra dans la brochure Courses - texte signé Mélanie Meylan (toujours elle), 1^{ère} classe 78/79, p. 113-125.

Une seconde composition traite du même sujet, La course de Bex, p. 126 à 143, classe II, Louis Meylan

Fête du 30 septembre 1879, p. 143 à 149, en vers, signé H. Brun, non repris.

Course à Croy, p. 150 à 155, signé Louis Meylan de la classe II, à reprendre dans le chapitre Courses.

Nos soirées, p. 155 à 162, signé Emma Pellet, de la IIème classe. Non repris.

Un texte lu à cette soirée **L'incendie à l'Orient**, texte composé par Monsieur Brun, p. 163 à 167.

Une ascension en hiver sur le Mont Tendre

Un plaisir encore peu connu et trop rarement goûté dans notre Jura, est celui qu'offrent les courses d'hiver sur la montagne. Pour beaucoup de personnes nos sommités tant visitées pendant l'été, sont comme mises à ban pendant la saison froide. On se figure volontiers que le froid doit être plus vif là-haut et doit paraître plus sensible à cause de la fatigue de l'ascension. Beaucoup de personnes s'effrayant de cette perspective ne la tentent pas même. Expliquons-nous, nous ne voulons pas parler de parties de ce genre-là qu'il faut laisser aux chasseurs, nous voudrions vous engager à profiter d'une de ces journées, comme

celle dont nous avons joui pendant une vingtaine de jours dans le courant de janvier dernier. Elevons-nous sur le Mont-Tendre par exemple. Les élèves du Collège Industriel du Chenit fixèrent une course pour le 8 janvier 1880 à 1 heure de l'après-midi. Nous étions tous au rendez-vous et nous commençâmes à gravir les pentes rapides au-dessus de l'Orient. Mais malheureusement plus nous montions, plus la neige devenait tendre et nous enfoncions. Heureusement nous trouvâmes un chemin de bûcherons qui nous conduisit jusqu'au Chalet chez Marc. Mais, arrivés là, plus de chemin, pas même une trace de pas. Nous avançâmes quand même. Nous enfoncions jusqu'aux genoux et nous n'aurions pas pu escalader le Mont-Tendre sans un mur. Tout en marchant dessus, il nous servit de route jusqu'au Chalet de Yens où nous avons laissé nos effets. Nous recommençâmes à grimper. Nous voici enfin arrivés au sommet, heureux d'y trouver un gazon, jaune c'est vrai, mais qui n'en est pas moins du gazon bien sec sur lequel il fait bon s'étendre et se reposer.

Ce n'est pas tout, quel tableau s'offre à nos yeux : la plaine, couverte de brouillard, vaste mer houleuse, brillamment éclairée d'où émergent, pareilles à des îlots, les grands forêts du Jorat et la chaîne des Alpes, dont les déchirures forment à l'horizon un relief que rien n'égale en pureté. Nous allumons du feu, car l'air se rafraîchit. On recueille des branches, on manie au besoin la hache, les élèves les plus impatients redescendent au chalet afin d'allumer du feu pour faire cuire un goûter au chocolat offert par M. Bourgeois. Après avoir contemplé les splendeurs d'un magnifique coucher de soleil sur les Alpes, nous redescendîmes prendre le goûter qui fut fort bon, quoiqu'il eut trouvé encore bien des incrédules. Evidemment, l'appétit ne laissa rien à désirer et pendant notre frugal repas, la conversation continua aussi intéressante qu'animée.

La nuit est tombée et nous songeons au retour. La descente fut mémorable, car nous étions plus souvent à quatre ou sur le nez que sur nos jambes, mais nous arrivâmes au logis contents et sans accidents.

Vous le voyez, cher lecteur, il n'eut pas besoin de toutes les vertus montagnardes pour se risquer là-haut, car cette description est vraie en tous points.

Cette course, nous l'avons faite en une demi-journée. Que n'y étiez-vous donc avec avec nous.

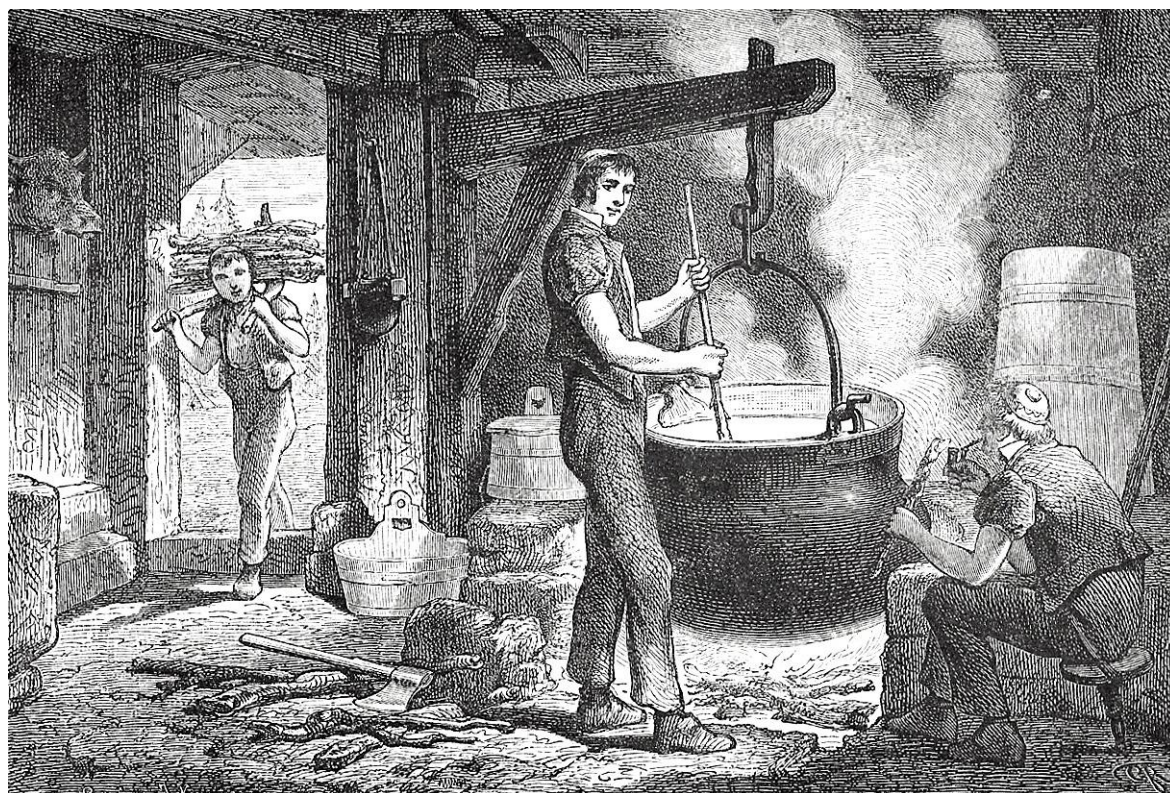
Paul Golay, 1ère classe, 1879/1880, p. 169-171.

Mon herbier, non repris, signé Valentine Golay, 1^{ère} classe, mars 1880, p. 172-175

La fabrication d'un fromage

Le fromage se fait avec du lait que l'on met à cet effet dans une chaudière de cuivre. On le chauffe doucement puis on y verse la présure servant à faire cailler

le lait. Elle est composée de recuite dont je dirai plus tard la provenance, et dans laquelle on fait tremper un caillet de veau. On laisse le tout reposer tranquillement hors du feu jusqu'à ce que le caillé ait la consistance voulue. Alors on prend une espèce de large poche plate avec laquelle on le divise, et pour l'émietter encore plus, on se sert d'un débattoir formé d'un petit sapin dont l'écorce est enlevée et auquel on a coupé toutes les branches en ayant soin cependant d'en laisser des bouts dont quelques-uns sont recourbés en demi-circonférence et d'autres restent droits. On met le caillé sur le feu en le battant toujours. Quand il a atteint un certain degré, on le sort du feu et on le laisse en repos afin qu'il s'affonce, c'est-à-dire qu'il se dépose. Une fois au fond de la chaudière, on le sort à l'aide d'une toile d'un tissage grossier et on le met ainsi dans un moule appelé forme. C'est dès ce moment que le caillé porte le nom de fromage. Un quart d'heure après on le tourne et on ressert la forme pour en faire sortir tout le petit lait qu'il peut contenir.



Le lendemain on le sort de la forme pour le placer à la cave où il est salé, tourné, retourné jusqu'à ce qu'il soit livré à la consommation.

Revenons au résidu du fromage resté dans la chaudière et que l'on nomme petit lait. On le fait cuire après quoi on y ajoute une bonne dose d'asi⁵, qui est de la recuite aigrie, le tout étant remis sur le feu, il se forme alors une matière de la couleur et de la consistance du fromage avant d'entrer au moule, qu'on appelle laitia et dont le goût est bien connu de tous les indigents voisins du Solliat. Mise

⁵ On peu aussi écrire azi.



Le débattoir, débatiau en gruérien.

au monde, elle prend le nom de séré. Le liquide verdâtre qui ne s'est pas transformé en laitia, se nomme la recuite. Elle est appréciée pour la nourriture du bétail et des porcs. On a même essayé, il y a bon nombre d'année, d'en faire du sucre, ce qui réussit assez bien, mais le prix de revient en était trop élevé, de sorte que l'entreprise a été abandonnée.

Mars 1880, William Aubert, 1ère classe, p. 177 à 179.

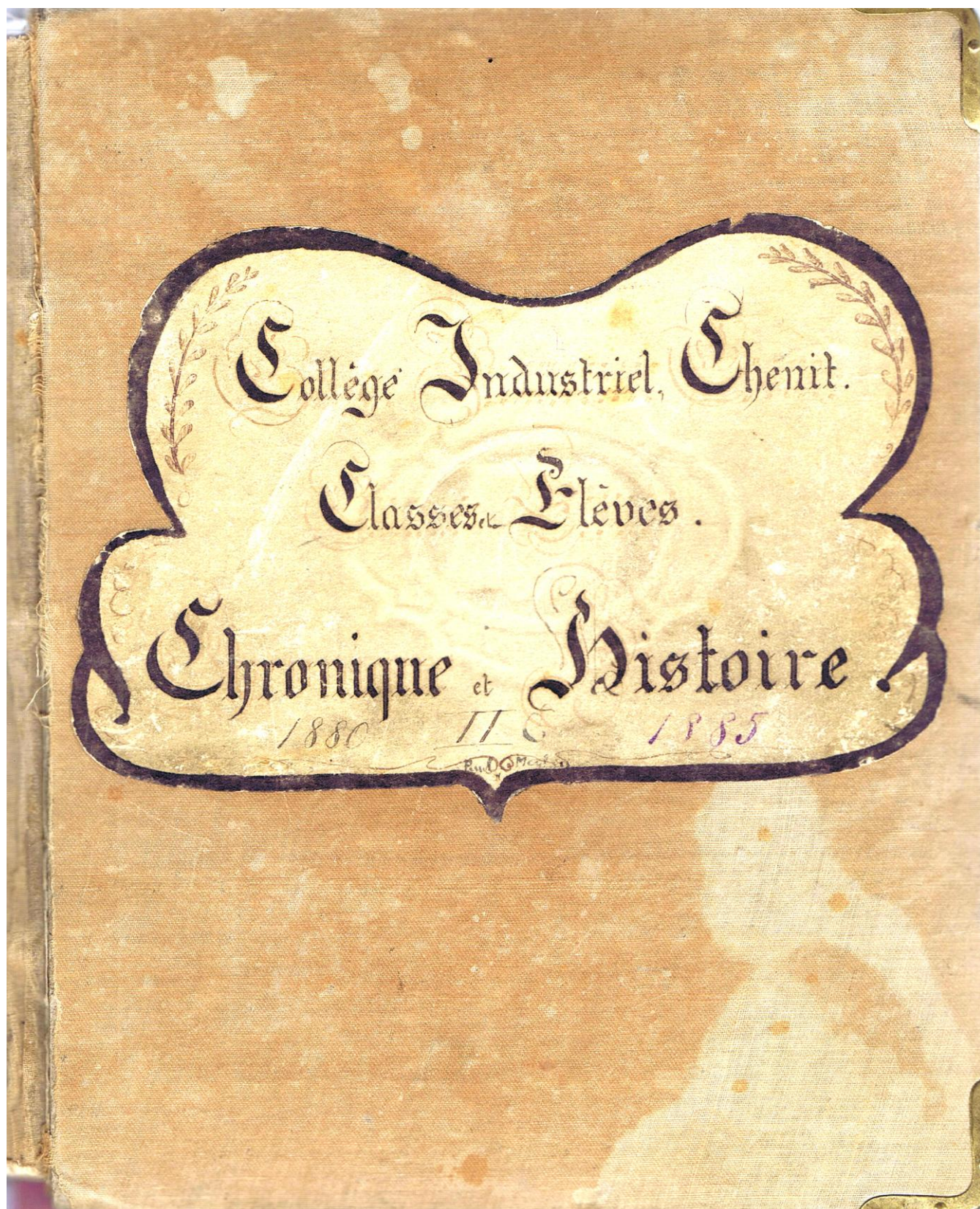
Et l'on finit le recueil par une composition ayant pour titre **L'eau**, texte d'avril 80, de la page 184, écrit par Valentine Golay, 1ère classe.

Suit directement **l'inventaire** de tous les textes, p. 190-191.



4 cahiers pour des dizaines d'heures de boulot

Cahier II, de 1880 à 1885, 218 pages.



La course en Savoie, juillet 1880 – cahier spécial Courses, Emma Pellet, 1^{ère} classe, p. 1-22.

Nos soirées, non repris, Arnold Piguet, 80/81, p. 23-25.

Mon cahier de composition, non repris, Emma Pellet, mars 81, p. 26-30.

L'école et les vacances

Deux jeunes filles, Fanny et Emma, comparent les vacances et l'école. Pour Emma, les vacances, c'est le temps du plaisir. Pour Fanny, chacun ses goûts, elle préfère l'école. Elle dit ceci dans un gros moment de bravoure :

Je vais te le dire, à condition que tu fasses de même ensuite. D'abord le motif le plus sérieux qui me la fait préférer, c'est qu'on apprend de bonnes et belles choses qui nous serviront toute notre vie. Premièrement l'étude du français, si nécessaire à la Vallée où l'on parle si mal. Figures-toi que tu fusses appelée à aller institutrice en Allemagne. Si c'est dans une maison où l'un des membres sache bien le français, tu seras continuellement exposée aux moqueries qu'attireront sur toi tes mots patois. C'est déjà un avantage qui compte, je l'espère. Pour chacun des autres branches, je pourrais en dire autant. Ensuite...

Emma (interrompant).

Quand à ce motif-là, je l'approuve. Mais je ne t'aurais pas crue philosophe à ce point.

Et ainsi de suite, sur les amies que l'on peut se faire à l'école, ses bonnes relations ...

Emma. Je vois bien que je ne pourrai te convaincre, mais enfin, voici mes raisons. La 1^{ère} raison qui te fait préférer l'école, dis-tu, c'est qu'on s'y instruit. Et bien moi, je trouve que si je le veux, je puis m'instruire très bien pendant les vacances. Dans ces longues et gaies excursions, d'où l'on revient la bourse légère, mais le cœur plus léger encore, que d'enseignements n'avons-nous pas sous les yeux, dans les spectacles toujours nouveaux et variés que nous offre la nature. Dans ces promenades dans la forêt à la recherche des fleurs et des fraises. J'apprends bien mieux ma botanique que sur mon livre et ainsi pour beaucoup d'autres choses. Puis, ensuite, moi, j'aime m'amuser, j'aime courir, peut-être ne lis-tu jamais, faire à cache-cache derrière les tas de foin, peut-être ne vas-tu jamais à la recherche du muguet parfumé, mais moi, c'est ma vie, plus de physique, plus de chimie, plus de tableaux noirs devant lesquels j'ai si souvent gémé, la craie à la main, les yeux fixés en terre, ne sachant démontrer, ou la machine électrique ou le condensateur à feuilles d'or, et bien d'autres belles choses. Pendant les vacances on est libre, libre comme l'oiseau qui vole en gazouillant.

Et ainsi de suite. L'une préfère l'austérité de l'école, l'autre sa liberté. Le tout signé Fanny Pellet, p. 30-34.

Le devoir avant tout, non repris, Marius Piguet, mars 1888, p. 35-36.

Nos soirées, non repris, Paul Meylan, p. 37-38.

Le collège Industriel.

Ne pouvant vous conter ici l'histoire du Collège Industriel du Chenit, car le sujet de composition ne nous a pas été donné pour cela, mais bien pour vous parler des locaux du Collège. Je me vois dans l'obligation de vous faire bailler un moment, en vous entretenant de tableaux noirs, de bancs, de cartes de géographie, d'instruments de physique, de chimie, etc...

Le Collège Industriel, qui d'abord a tiré pendant assez longtemps, comme on dit vulgairement, le diable par la queue, est enfin arrivé, grâce aux appuis qu'il a reçus de la commune, aux cadeaux qui lui ont été faits et enfin aux soirées données par ses élèves, au résultat que voici :

Il est composé de quatre chambres, une pour chaque classe et une pour la physique. Celle de la première classe est située à l'étage. En ouvrant la porte, la principale chose qui nous frappe est le pupitre du maître, sur lequel se trouvent quelques livres rangés avec ordre. Si nous faisons un pas en avant, dans la chambre, nous voyons à notre droite deux armoires, et si par curiosité nous ouvrons la porte de ces dernières, et que nous avançons un peu pour examiner de près, nous voyons des bouteilles qui contiennent différentes choses, de l'acide chloridrique, sulfurique et autres... mais j'ai eu beau de déboucher successivement tous ces flacons, je n'ai pu trouver l'acide de la science.

Maintenant que nous avons mis sens dessus dessous le contenu de ces armoires, quittons les pour continuer notre examen. Gardons-nous bien de les laisser ouvertes, car malheureusement pour nous le règlement du collège frappe d'amendes tout élève qui ne remet pas les choses à leur place. Tournons-nous à gauche, nous avons en face deux rangs de bancs sur lesquels les élèves prennent place pour les leçons. Un peu plus loin nous voyons le fourneau, et différents tableaux suspendus contre les murs, Regardons un peu à gauche et en haut, nous apercevons une racine de je ne sais quoi, qui, depuis deux ans, est clouée là, faisant des efforts pour pourrir, sans cependant y parvenir. Baissons un peu les yeux, nous voyons une éponge et enfin nos regards s'arrêtent sur un ustensile où est adapté un bassin pour se laver les mains et une cruche qui contient de l'eau pour le premier usage et pour boire, le tout grâce au moniteur du matériel est d'une propreté tout à fait hollandaise.

Faisons demi-tour à droite et dirigeons nous du côté de la deuxième classe.

Elle est séparée de la première par une paroi mobile que l'on fait glisser quand les deux classes ont des leçons ensemble. Comme dans la chambre voisine, nous voyons des bancs, nous apercevons aussi un fourneau, deux tableaux noirs, un pupitre et une carte du canton de Vaud. Maintenant revenons sur nos pas, montons les escaliers et allons visiter la troisième classe.

En ouvrant la porte, la première impression que nous recevons, et celle d'une cellule des travaux forcés ; je crois dire à peu près vrai en disant qu'elle a environ 8 m² de surface. Une dizaine de bancs, estrade, une étagère, des armoires, une planche noire, enfin ce qui constitue le matériel nécessaire à une classe y est condensé ; de plus il y a un ustensile pour se laver les mains, et enfin pour ne point perdre de place, a été cloué contre les parois, à un endroit un bec, à un autre une aile, et plus loin une patte, le tout ayant l'air d'avoir appartenu à un corbeau.

Bref, manquant d'air... et de temps, nous redescendons pour aller visiter le local de physique. C'est la plus belle de nos chambres, car autrefois elle était le salon du propriétaire. Le principal meuble de cette chambre est une armoire vitrée. Elle contient dans sa partie inférieure, différents instruments de chimie ; plus haut sont rangés avec goût les objets de physique, une machine, une pile et un pendule électrique, une balance de précision, une superbe lampe, un support universel, des bouteilles, une éprouvette, une machine à recueillir les gaz, des creusets en porcelaine et un grand nombre de choses moins importantes et que je ne connais pas. A un coin de la chambre, se trouve la pompe pneumatique et à une autre une armoire qui appartient à M. François Piguet, professeur éclairé.

Je crois que me voilà au bout de cette longue énumération, qui, cependant, est très incomplète, mais qui, néanmoins, c'est assez pour que je puisse dire que l'effort qu'elle m'a coûté agrégera mes jours.

Henri Piguet, 80/81, p. 39 à 43.

Mon herbier, non repris, de Emma Pellet, p. 43 à 46, Ière Classe 81, p. 43-46.

La course aux Diablerets, sera repris dans les Courses, Orient de l'Orbe, 15 janvier 1882, François Massy, Ière classe, 81/82, p. 47 à 70.

La mort d'une camarade

Hélas, que j'en vis mourir de jeune filles ! Victor Hugo.

La mort cruelle, sans pitié, vient de cueillir dans notre Collège sa plus belle fleur. L'élève et la camarade préférée des maîtres et des élèves. Gaie, vive, enjouée et toujours d'une humeur égale et douce, elle avait conquis l'affection des personnes qui la connaissaient.

Plusieurs jours elle manqua l'école ; nous n'en fûmes d'abord pas très inquiétés, lorsque quelques jours après on nous annonça qu'elle était malade et très gravement... Le samedi, l'un de nos professeurs étant allé lui rendre visite, rapporta la nouvelle de sa mort qui avait eu lieu le jour précédent. Tâchant de vaincre notre douleur, nous nous mîmes en devoir d'apprendre un chant destiné à être chanté auprès de sa dépouille mortelle. Nous fîmes l'achat d'une couronne mortuaire que les filles portèrent le lundi matin. L'après-midi, nous partîmes tous ensemble pour remplir le triste devoir qui nous restait encore à accomplir à la mémoire de celle qui a été si unanimement regrettée parmi nous. Après avoir terminé le chant que nous avions appris pour cette circonstance, quelques garçons se chargèrent de transporter, de la maison mortuaire au corbillard, le cercueil qui contenait la dépouille mortelle de notre chère Louise. Les filles suivaient portant des couronnes qu'elles se chargèrent de fixer au poêle du char funèbre. Les garçons l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure, tandis que les filles reprirent le chemin de leur maison.

Pauvre Louise ! que son séjour sur cette terre a été de courte durée ! Mourir à quinze ans ! Alors que la vie apparaît la plus belle, la plus brillante, alors que l'imagination est remplie de rêves de bonheur pour l'avenir ! Elle a passé comme un rapide éclair, elle a brillé un instant puis elle s'est éclipsée. Elle en était seulement au printemps de la vie quand la mort inexorable l'a enlevée à ceux qui la chérissaient. Il est vrai qu'elle a évité bien des maux, bien des tourments, la vie jusqu'alors n'avait fait que lui sourire, elle n'en connaissait que les bons côtés. La douleur pour elle lui était connue que de nom ; tout en elle était bonheur et joie ; elle ignorait les déceptions qui l'attendaient dans le cours de son existence. N'est-il pas à peu près la même chose de s'en aller un plus vite ou un peu plus tard ? Que sont quelques années de plus ou de moins dans la vie d'une personne ? Qu'est la vie d'un homme en comparaison des temps à venir ? Rien, ce n'est rien, la durée de la vie d'un être humain par rapport à l'Eternité, n'est pas plus grande qu'une goutte d'eau en comparaison de la mer.

N'est-elle pas plus heureuse au ciel, au séjour de l'allégresse, loin des tentations du monde et de ses douleurs ? N'est-elle pas plus heureuse là-haut, chantant les louanges de Dieu avec les anges dont elle fait maintenant partie ?

La vue de cette mort doit nous rendre attentifs à nous-mêmes ; elle nous fait voir que la jeunesse n'est point exempte de la mort. L'enfant aussi bien le vieillard est sujet à ce qu'elle en fasse sa proie. Veillons donc, sur nous, sur nos actions et sur nos pensées, afin que lorsque Dieu nous appellera à lui, nous soyons prêts et ne craignons pas de lui rendre compte de toutes ces choses.

Aline Golay, III Classe, 81-82, p. 71 à 74.

La mort d'une camarade

Brassus, 30 décembre 1881

Chère amie,

Lorsqu'on est en bonne santé, il ne semble pas que l'on puisse devenir malade et mourir, surtout à la fleur de la jeunesse. C'est cependant ce qui est arrivé pour une de mes camarades d'école qui a été enlevée à notre affection en neuf jours.

La dernière fois qu'elle vint à l'école, nous ne pensions pas que nous ne la reverrions que lorsque la mort aurait raidi ses membres et fermé pour toujours ses paupières. Aussi, quand notre maître vint nous annoncer cette mort si frappante, nous en fûmes douloureusement surprises. Il a fallu longtemps pour nous mettre à l'idée que sa place à l'école resterait vide et que nous n'entendrions jamais plus son rire joyeux.

Nous avons appris un chant funèbre que nous sommes allés chanter dans la maison mortuaire. Nous nous rangeâmes en cortège au Collège et prîmes tristement la direction de la demeure de Louise.

On aurait dit que la terre elle-même prenait part au deuil de la famille si cruellement éprouvée. Une neige serrée tombait sur le sol. La douleur des parents nous fit beaucoup de peine et nous fûmes contents de leur faire voir par notre chant que nous y prenions part et que nous avions à cœur de rendre un dernier témoignage de notre affection à notre chère amie. Toi qui as aussi été à l'école avec elle, tu as pu apprendre à connaître un caractère doux, gai et affectueux. C'est pourquoi elle avait gagné le cœur de tous les élèves.

Après avoir chanté, les garçon descendirent le cercueil de la chambre mortuaire dans le corbillard aux côtés duquel nous déposâmes des couronnes de fleurs artificielles données par ses amies. Puis le cortège se mit en marche, les élèves du Collège en tête, les parents et les amis venaient ensuite.

Nous filles, qui n'avions pas pu accompagner⁶, suivîmes des yeux le convoi jusqu'au cimetière et nous pûmes voir le fossoyeur descendre la bière dans la fosse et la recouvrir de terre.

Louise était entrée dans sa dernière demeure, là où il n'y a plus de douleur ni de chagrin. Nous reprîmes lentement le chemin de notre demeure avec les réflexions que faisaient naître en nous cette cérémonie.

Lorsque une année finit, elle laisse de douloureux et joyeux souvenirs. C'est pourquoi, à la fin de celle-ci, j'ai le grand regret de l'annoncer, cette triste nouvelle que je pense détonnera autant que nous.

Je termine ma lettre en t'envoyant beaucoup de vœux et souhaits pour celle qui va commencer et reçois aussi les salutations affectueuses de ton amie,

⁶ Il faut supposer que les filles et les femmes, selon la coutume, n'allaient pas au cimetière.

L'Ecole Industrielle pendant l'année 1881

Voici l'année 1881 qui finit et 1882 qui commence ; profitons de cette occasion pour jeter un regard en arrière, et voir si nous avons rempli notre devoir pendant toute l'année et dans toutes les occasions.

Revenons au mois de janvier 1881. Nous avons commencé les écoles d'une manière très agréable, car nos maîtres nous conduisirent sur le lac cette après-midi-là. Je n'ai plus qu'un vague souvenir de ce qui se passa jusqu'au mois d'avril, c'est pourquoi je n'en parlerai pas.

Les examens eurent lieu vers la fin d'avril, ils se sont assez bien passés en général, car personne n'a échoué. Les vacances ont duré trois semaines alors nous avons été de nouveau à l'école, mais quelle différence pour nous, quand nous nous trouvâmes de nouveau réunis au milieu de nouveaux élèves et que nous ne trouvions plus nos anciens camarades.

Au mois de mai nous avons été faire une magnifique course à Rolle, ainsi qu'au mois de juin où nous sommes allés à la Dent de Vaulion où nous avons fait une ample moisson de fleurs.

Les élèves ont aussi fait comme c'est leur habitude une grande course. C'était aux Diablerets, aussi c'est la première fois que nous avons eu l'immense bonheur de voir des glaciers. Enfin la course à la Dôle qui a été notre seule partie en voiture de cette année, là aussi très bien réussi ; mais la récolte de fleurs a été très minime ; car la sécheresse n'avait pas permis aux plantes de se développer.

Pendant le courant de l'été, deux élèves de notre classe nous ont quittés. Nous avons aussi eu la douleur de perdre une de nos camarades bien aimée du nom de Louise Piguet que la mort a enlevée du milieu de nous au moment où nous nous y attendions le moins. J'ai depuis lors toujours gardé le souvenir des tristes jours qui suivirent ce douloureux événement, et il me semble toujours voir les couronnes que nous avions achetées rangées sur un grand tapis noir posé sur la table et celle que nous venions de perdre. Depuis ce moment l'école en a porté le deuil, c'est pourquoi les élèves n'ont point fait de soirée comme c'est leur habitude, mais seulement une loterie qui lors de la mort de notre camarade était déjà commencée.

Maintenant jetons un coup d'œil rapide sur les élèves en général. Pour commencer nous verrons que les maîtres n'ont pas été satisfaits d'eux sous le rapport de l'intérêt que les élèves portent à la petite société de l'école et de la manière dont ils acceptaient les places qui leur étaient assignées, ce qui montre le peu de bonne volonté qu'ont ces élèves.

Nous avons assez parlé de ce sujet, passons à un autre. Les travaux de l'école ont aussi laissé à désirer maintes fois, c'est pourquoi espérons que les élèves de

l'année 1882 seront plus diligents et plus appliqués et qu'ainsi ils écouteront leurs maîtres, ce qui sera bien joli de leur part.

Maintenant cette année 1881 est terminée. Elle ne reste plus que dans le souvenir. C'est pourquoi occupons-nous du présent et laissons le passé se reposer.

Marie Capt, 1^{ère} classe, 1881/1882., p. 78 à 81.

Les examens au collège Industriel du Chenit, non repris. Signé Aline Golay, II^{ème} classe, 12-13 avril 1882, p. 82 à 84.

Le mois de juin, signé Aline Golay, II^e classe, p. 85 à 87.

Mes projets pour les vacances, signé Julie Berney, II^{ème} classe, p. 88 à 90.

Tableaux des élèves avec leurs caractéristiques, p. 92-95 (voir statistiques).

Le vieillard et les trois jeunes hommes, signé H. Piguet, I.12. 83, p. 96-98.

Notre expédition à la grotte du Biblanc

C'est ce premier septembre. Le soleil qui depuis longtemps se cachait derrière les nuages, luit d'un éclat plus brillant que jamais. Les petites fleurs renaissent, sous sa bienfaisante influence. Toutes les voix de la nature suivent pour chanter la venue du beau mois de septembre. Mais hélas, nous autres pauvres écoliers, il faut aller nous enfermer dans une sombre salle d'école.

Aussi jugez de notre bonheur lorsque notre maître nous dit que nous irions à la grotte du Biblanc. Vous dire notre joie serait impossible.

Nous voilà donc en route, marchant d'un pas léger, la boîte à botaniser sur le dos, comme de véritables touristes. Après avoir suivi longtemps la route, nous prenons d'agrestes petits sentiers ombragés de grands sapins. Bientôt nous nous trouvons à l'entrée de la fameuse grotte. Tour à tour nous descendons dans ce trou noir tenant chacun une petite bougie. Nous voilà tous rampant tant bien que mal, dans ce passage parfois si étroit que nous avons mille peines à nous glisser plus en avant.

Mais au bout d'un moment, c'est pis encore. On a à peine la place de se mouvoir entre le rocher et une planche qui sert de pont. Quant à moi, j'avoue que je n'ai pas le courage de continuer cette périlleuse descente ; je me trouve déjà mille fois trop loin de la lumière. L'eau dégoutte des rochers au risque d'éteindre nos bougies et au moindre mouvement le suif me tombe sur les doigts. Mais ces difficultés plaisent à notre imagination et nous rions et crions de manière à réveiller les échos et à faire sortir de leurs cachettes les lutins de la grotte.

Mais si la descente est périlleuse, que dirons-nous de la montée ? Merci aux âmes compatissantes qui m'ont aidée à sortir, car sans elles, je crois que je serais encore prise entre deux parois de rochers. Enfin, ce qui ne nous encourage, c'était le petit coin de ciel bleu que nous apercevions au-dessus de nos têtes et je ne pourrais décrire notre joie en foulant de nouveau le vert gazon.

Quatd à la scène qui suit, je me l'oublierai jamais. Parfois nous avons du passer dans de l'eau et après sur des couches de terre glaise, aussi étions-nous recouverts des pieds à la tête d'un vernis fort peu agréable à la vue. Quelques-uns vont faire la lessive dans le ruisseau qui coule près de là, d'autres se regardent de tous côtés en faisant piteuse figure. D'autres encore rient aux éclats en contemplant ce pittoresque tableau. Pour moi, je souhaitais qu'un peintre pût nous représenter dans ce moment.

Nous partons bientôt après avoir décidé de passer par les bois, car notre dignité nous refuse de traverser le village du Brassus dans un pareil accoutrement.

Un fois arrivés au-dessus du Piquet, quelques garçons nous offrent complaisamment d'aller chercher de quoi satisfaire aux besoins de notre estomac. En attendant, nous nous mettons en rond autour d'un grand feu pour sécher nos vêtements mouillés. Enfin les rires arrivent et comme cette expédition a excité notre appétit, nous faisons une véritable razzia sur le pain et le fromage.

Ce n'est qu'à la nuit tombante que nous reprenons le chemin du logis, emportant une pierre de la grotte du Biblanc pour enrichir notre musée et aussi comme souvenir, car si dans le moment même c'était un peu trop périlleux, le souvenir n'en est que plus enchanteur !

Julie Berney, IIème classe, 23 janvier 1883, p. 99 à 102.

La tribune de la fête, non repris, signé Louis Auguste Golay, IIème année, novembre 82, p. 103-105. .

La lumière, non repris, signé Aline Golay, IIème classe, p. 106-109.

La course à Morat, sera repris dans Courses, signé Charles Henri Audemars, Ière classe 82/83, 28 février 1883, p. 110-133.

La soirée du Collège Industriel au Sentier, non repris, signé Aline Golay, le 7 mars 1883, p. 134-144.

Mes fleurs de prédilection, non repris, examen le 9 avril 1883, signé Louis Auguste Golay, IIème classe, p. 144-146.

La lune, non repris, le 11 juin 1883, signé Elise Golay, 1ère classe, p. 147-150.

La course à Zürich, à voir dans Courses, signé Julie Berney, 1ère classe, p. 151-202

Histoire d'un sapin racontée par lui-même, non repris, signé Adrien Meylan, 1ère classe, le 5 février 85, p. 203 à 208.

Les cloches, non repris, signé Marcel Piguet, 27 7bre 85, p. 208-211,

La botanique, non repris, signé Edmond Piguet, Vers chez Villard, le 8 octobre 85, p. 212-216.

Suit à la page 217 et à la page 218 **la table des matières**.

IIIème cahier – 1885-1889



134 pages.

La course au Pont, repris dans « chemin de fer », signé Macel Piguet, 1ère classe, du 28 septembre 85, p. 1 à 11

La ville et la campagne, non repris, Piguet-Dessus, le 16 octobre 1885, 1ère classe, signé Marcel Piguet, p. 11 à 15.

Course à Salvan les 14, 15, 16 juillet 1885, voir dans Courses, 5 février 1886, 1ère classe, signé Jeanne Piguet, le Brassus, p. 16 à 35.

A la Vallée, poésie, non repris, Piguet-Dessus, le 20 janvier 86, Marcel Piguet, p. 35-37.

La Vallée en hiver, poésie, non repris, 16 février 1886, 1ère classe, signé Jeanne Piguet, Brassus, p. 37-39.

Et allons-y pour **Le Collège Industriel pendant l'année 1886**

C'était hier le 31 décembre. Le Collège Industriel vient d'ajouter une année à son existence, savoir la dix ou onzième, et cette année écoulée, s'est-elle bien passée ? Hélas non ! Nous ne pourrions pas l'affirmer, car plus que jamais la discipline a laissé à désirer. Depuis le commencement de l'année, jusqu'au mois d'avril, il n'y a point eu d'événements remarquables, sauf que nous recevions souvent quelque observation de nos maîtres sur notre mauvaise conduite. Mais tous ces avertissements servaient à peu de chose. Au mois d'avril arrivèrent les examens qui brillèrent passablement par notre ignorance. Nous récoltions ce que nous avions semé, car n'est-il pas naturel que quand on travaille peu, on ne recueille pas beaucoup. C'est ce qui arriva pour nous. Néanmoins tous les élèves de la troisième classe puent être promus. A la fin de l'examen, nos maîtres nous parlèrent sérieusement, nous exhortant à mieux faire. Maintenant que vous êtes en seconde classe, nous disaient-ils, il faudra que vous travailliez mieux, car la seconde des années est la plus importante. Là-dessus nous fîmes les plus belles promesses, mais en réalité, elles étaient peu de chose.

Après les examens vinrent les vacances, chacun alla de son côté et s'occupa à sa fantaisie. Mais les vacances ne durèrent pas toujours, et au bout de quatre semaines un beau matin, il fallut bel et bien reprendre son sac et s'acheminer du côté du Collège. Pour dire la vérité, ce matin-là, je n'allai pas de très bon cœur, j'aurais volontiers accepté quelques jours de plus de congé, mais il faut que je devienne un homme, et pour devenir un homme, je dois travailler et aller à l'école. Ce jour-là nous trouvâmes de nouveaux camarades qui prenaient notre place en troisième classe. J'espère qu'ils y travailleront mieux que nous.

Pendant l'été nous fîmes plusieurs courses sur les montagnes qui entourent notre Vallée. En particulier une à Salvan, dans le canton du Valais. Celle-ci est

appelée la grande course. Nous y avons eu beaucoup d plaisir et j'espère que les connaissances que nous avons acquises ne seront pas perdues.

Pendant cette période de l'année, nous avons encore eu trois semaines de vacances. Jusqu'au mois d'octobre, il ne s'est rien passé de particulier. Pendant les cours du mois de novembre, une soirée fut décidée. Elle nous prit passablement de temps, mais nous en fûmes amplement récompensés par les résultats obtenus. Affluence de monde aux deux représentations, bonne recette, tout ceci à un peu relevé la réputation du Collège Industriel, car il faut le dire, notre conduite en dehors des leçons n'est pas meilleure que pendant celles-ci. les élèves du Collège Industriel pourraient être plus honnêtes, plus polis sur la route et que le Collège avait avant notre arrivée. Relevons son étendard afin qu'on puisse dire qu'il marche bien, qu'il est vraiment utile. Mais c'est principalement à nous élèves de seconde classe de travailler pour l'honneur de notre cher collège, nous sommes les plus nombreux, eh ! bien donnons l'exemple !

Solliat, le 3 mars 1886, IIème classe, Samuel Aubert, 14 ans et 3 mois⁷, p. 39-42.

Nos soirées en 1886

Depuis longtemps déjà dans les classes du Collège Industriel fermentait l'idée de faire une soirée pour que nos parents puissent juger de nos petits progrès.

Chacun se sentait la force et le courage d'entreprendre l'étude qui accompagne invariablement toute pièce de comédie.

L'enthousiasme était grand quand notre maître parla de la soirée comme d'une possibilité. On courut de tous côtés à la recherche de pièces pouvant être choisies afin de constituer un programme convenable pour de jeunes élèves. Après lecture d'un grand nombre de pièces, de poésies, de dialogues, notre maître choisit les plus convenables puis distribua les rôles. Les répétitions commencèrent, chacun y ayant mis du bon vouloir, cela marcha rapidement. Au bout d'un mois à peine, nous étions prêts à nous présenter devant le public.

Dans les deux soirées, les pièces ont fort bien réussi et sauf un ou deux crochets, je crois que le public ne pouvait pas exiger beaucoup mieux de la part de jeunes gens tout novices dans l'art dramatique.

Notre programme se composait d'un fragment du grand Molière, puis de deux jolies petites comédies d'auteurs divers.

Enfin une portion du drame de Schiller racontant en vers sublimes la vie, les luttes et la victoire finale de notre héros national Guillaume Tell. C'est avec un grand regret que nous voyons arriver les dernières pages de cette grande œuvre.

⁷ Samuel Aubert, future professeur à ce même collège.

Notre programme contenait en outre, diverses récitations, plusieurs chœurs, un dialogue. Tout cela faisait qu'il était peut-être un peu chargé comme l'on fait remarquer certaines personnes, celles, je pense, qui aiment beaucoup dormir.

Cependant la majorité des auditeurs a témoigné son contentement en redemandant par la voix des élèves la répétition de notre soirée. Jusqu'ici il n'en a pu être sérieusement question.

Quelques personnes ennemies du Collège ont, paraît-il, pensé que nos soirées étaient une source d'amusement, une perte de temps et que par conséquent elles nuisaient à l'intégralité de l'exécution du programme scolaire.

Cela est peut-être vrai dans un sens, cependant une chose à laquelle ces personnes n'ont pas réfléchi en condamnant nos soirées, c'est que l'accomplissement d'un programme scolaire seul ne fait pas entièrement l'éducation d'un jeune homme ; mais il faut encore pour qu'elle soit complète, beaucoup de choses que ne peut pas donner un enseignement purement théorique, mais qui sont apprises par l'expérience des faits ; et dans cette idée-là, nos soirées ne sont plus seulement une récréation, mais aussi un commencement de mise en pratique des choses que nous avons apprises, nous donnant aussi une juste idée des devoirs qui sont imposés à l'homme pour vivre dans la société de ses semblables.

Quoiqu'on dise de nos soirées, pour moi j'en suis fort partisan, mais je reconnais qu'abuser de la liberté qu'on nous laisse aurait sûrement pour résultat de priver de cette jouissance nos successeurs qui, probablement, voudront aussi à leur tour essayer de l'art dramatique.

Sûrement bien des fois dans ma vie, je repenserai à nos soirées, combien le souvenir m'en sera agréable. Que de moments heureux passés en apprenant, en voyant jouer ces diverses pièces. Je voudrais ressentir de nouveau les émotions passées, mais elles sont bien loin de moi et resteront toujours au nombre de mes meilleurs souvenirs.

1^{ère} classe, M. Piguet R. 22 février 1886, p.43-45.

Suit : **Nos soirées en 1886**, non repris, Chez le Maître, A. Gautschy, le 23 avril 86, 1^{ère} classe, p. 46-55.

Le chemin de fer Pont-Vallorbes, repris dans Chemin de fer, 1^{ère} classe, signé Samuel Aubert, p. 55-60.

Inauguration du chemin de fer Pont-Vallorbes, repris dans Chemin de fer, Solliat, 12 novembre 1886, 1^{ère} classe, Charles Capt, p. 60-64.

Le soleil, non repris, Ecofferie, le 20 janvier 1887, signé Henriette Capt, p. 65-67.

La nuit, non repris, Brassus, 25 février 1887, Sophie Piguet, IIème classe, p. 67-70.

La commune du Chenit

La commune du Chenit qui occupe environ les deux tiers de notre Vallée, est resserré entre deux chaînes de montagnes. Le Risoud et la chaîne du Mont-Tendre et du Noirmont. C'est une des plus grandes communes du canton. Elle a deux paroisses, celle du Sentier et celle du Brassus. L'industrie principale est l'horlogerie. Il y a quelques usines qui sont mues par le courant de l'Orbe. La population, qui est de 3400 âmes environ, appartient au culte protestant.

C'est une population active et intelligente qui aime la musique et la cultive grâce à un certain nombre de sociétés vocales et instrumentales. Quelques amateurs se sont même réputés dans l'art dramatique. La presse y est représenté par une petite feuille locale qui contient surtout des annonces, mais aussi quelques articles d'actualité. Il y a quatorze écoles primaires de différents degrés, deux écoles enfantines, l'une au Sentier et l'autre au Brassus, et une école supérieure placée au hameau Chez-le-Maître pour être à proximité des deux paroisses. On y enseigne l'allemand, l'anglais, la physique, la chimie les mathématiques et une foule d'autres branches plus ou moins importantes.

Voici le Brassus, village située dans une gorge formée par le ruisseau du Brassus dont l'eau fraîche passe en bouillonnant à travers le village. La première maison que l'on voit en entrant au Brassus, c'est l'Hôtel de France, puis quelques magasins, l'Hôtel de la Lande et le Bureau des Postes. Les rues sont disposées en forme de croix. Voulez-vous monter au Rocher ? Voici la scierie de M. Auguste Aubert puis quelques maisons, plus ou moins belles dont une est à califourchon sur le ruisseau. En montant encore, on arrive près d'une usine nouvellement bâtie, plus loin le moulin dont la roue tourne encore mais ne produit plus de farine. Si l'on descend dans une rue étroite et sombre, nous voyons le maréchal ferrant, la boucherie et plus loin le vieux collège. Le Collège Neuf est au bas du Brassus. Sous lui la route se bifurque, l'une se dirige vers le Sentier et l'autre vers le Campe.

Prenons cette dernière qui est toute droite et sans ombrage. Le Campe est un petit hameau dont les maisons sont pour la plupart anciennes. Il y a une tuilerie. Plus loin le hameau Chez Villard et l'Orient de l'Orbe. Ce dernier hameau possède une pension d'étrangers, un poids public et l'hôpital communal.

Voici une belle route qui nous conduira au Sentier. A mi-chemin un pont passe sur l'Orbe. Le Sentier est le chef-lieu du district de la Vallée. C'est un grand et beau village qui possède une ancienne église, une pharmacie, un collège neuf et plusieurs hôtels dont l'Hôtel de Ville. Il y a encore quelques hameaux qui n'ont rien de remarquable : le Solliat que je ne connais pas du tout, Derrière-la-Cote, le Bas-du-Chenit etc. Rien de plus animé que notre commune et notre Vallée par une belle journée d'été. On voit au loin des villages riant, et l'Orbe

qui se déroule comme un long ruban. Aux nombreuses sinuosités. Les eaux bleues étincellent au soleil et des milliers d'insectes et de gracieuses libellules se pourchassent joyeusement. On entend le bruit nonobstant de l'eau clapotant sous les nénuphars. Dans les champs, les faneurs et les faneuses récoltent en chantant ce foin parfumé qui est si utile durant l'hiver.

Plus loin le lac de Joux sur lequel glisse légèrement une barque ou une péniche.

De l'autre côté se trouve la Dent de Vaudion dont les roches escarpées ont au soleil des reflets argentés.

Mais par une froide journée d'hiver, le passage est bien différent. La Vallée a revêtu son manteau d'hermine et sur ses pentes, les sapins secouent leurs branches chargées de neige sur laquelle le soleil met des teintes si brillantes !

1^{ère} classe, juin 1887, Sophie Piguet, 71-75.

Ma biographie

Note : début illisible de par une encre trop pâle. Le reste à l'avenant. Tentons quand même d'y voir clair

Je suis née le 2 janvier 1873, dans le plus beau coin de pays que vous pourriez imaginer : la Vallée de Joux.

J'ai le bonheur d'avoir d'excellents parents et bon nombre de frères et sœurs. Je ne me souviens que vaguement des premières années de ma vie. Mes plus anciens souvenirs datent, je crois, de l'école enfantine que je fréquentais à l'âge de 4 ou 5 ans. Quand j'eus 6 ans, j'entrai à la 4^{ème} école du Brassus et je n'étais pas peu fière d'aller à une véritable école.

J'y appris à lire, écrire, compter, mais aussi malheureusement à babiller et à rire. Lorsque j'avais été coupable, la maîtresse m'envoyait au coin ou derrière la porte et alors j'éprouvais une si grande humiliation, que je me promettais d'être plus sage à l'avenir. Lorsque je rentrais chez nous après l'école, je faisais vite mes leçons et j'allais m'amuser dehors. Quelles bonnes parties nous avons faites entre petits voisins. Quelquefois nous imitions les maçons, élevant des maisonnettes de terre qui n'auraient été commodées que pour des souris et non pour des enfants. D'autres fois, c'étaient des jardins où nous plantions de belles fleurs des champs ; nous les arrosions bien, mais hélas, le lendemain déjà, elles penchaient la tête tristement et mouraient.

Mais un de nos plus grands plaisirs était d'aller sur la Côte. Nous faisons de jolies cabanes de mousse, nous arrangions des parois de branchages et nous restions là jusqu'à ce que le soleil se couchât et que la nuit s'avancant dans les grands sapins nous remplisse d'une vague terreur. Mais quand venait l'hiver tous ces jeux étaient interrompus, la neige en recouvrant tout de son blanc linceul chassait tout le monde dans les maisons. Mais nous n'en étions pas plus

malheureux. L'école nous occupait une bonne partie du jour et le soir, nous dessinions et nous lisions.

Qui n'aime pas ces joyeuses soirées en famille, lorsque le vent fait gémir au dehors seulement, chasse des tourbillons de neige et fait trembler les vitres. Qu'on se réunisse autour d'une grange table, chacun apporte son ouvrage, les plus petits font leurs leçons pour l'école et la maman tout en tricotant, explique la leçon à celui-ci, intéressée au dessin de celui-là et souriant à tout ce petit monde qu'elle aime tant voir autour d'elle.

Eh puis l'hiver a bien ses plaisirs aussi. En rentrant de l'école, s'il avait neigé, nous prenions nos petits traîneaux et alors quelles bonnes glissades ! Puis lorsque notre beau lac se couvre de glace transparente, quel belles courses en patins !

Puis quand venaient Noël et le Nouvel ans, quelle joie ! Nous, élèves de l'école du dimanche, nous nous réunissions au Collège Neuf pour aller en cortège à l'église. Quand nous entrions, quel magnifique coup d'œil : le grand sapin avec ses mille bougies étincelantes, ses pommes rouges, ses chaînes de noix dorées, c'était féerique.

Bientôt un chœur de voix enfantines répétait le beau chant de la naissance du Sauveur. Après quelques petits discours du pasteur et de nos bonnes moniteurs, on procédait au dépouillement du beau sapin. Chaque enfant recevait des pommes, des noix, des bonbons et en outre un charmant petit livre avec de belles gravures.

Une antique mode existe dans quelques familles et en particulier dans la nôtre, c'est de mettre ses bas ou ses souliers sous la cheminée le soir du 31 décembre. Le premier jour de l'année nous nous levons furtivement à l'aube et nous allons voir ce que le bonhomme Janvier a apporté à ses petits amis. Ce sont alors des cris de joie à n'en plus finir. Les uns trouvent une poupée, une toupie, une arche de Noé, une boîte de couleurs, etc.. Et les parents, qui poursuivent les recherches et poussent des cris de surprise à chaque nouvelle trouvaille. Vive Noël. Vive la joyeuse enfance !

Je grandis ainsi jusqu'à l'âge de 12 ans dans ce bonheur le plus parfait et la liberté la plus grande. En vérité, j'étais bien heureuse, j'avais de bons parents, des frères et des sœurs, des camarades et j'ai toujours joui d'une santé excellente.

Cet âge restera toujours gravé dans mon souvenir. Et c'est alors que j'ai quitté l'école primaire pour entrer au Collège. Je sentis que désormais la responsabilité de mes actions reposerait sur moi et je me promis d'être toujours sage, obéissante et de bien profiter de mes leçons.

J'étais en état de comprendre tout ce que j'avais déjà coûté à mes parents et tout ce que j'allais encore leur coûter. Mais ces 3 années ont été bienheureuses pour moi. La première a été remplie de plaisirs. Pendant l'été, nous avons fait de belles courses, entr'autres celle de Salvan dans le Valais qui restera toujours le meilleur souvenir de mes années d'école. Cette course a duré 3 jours.

Transportés tout à coup de notre paisible vallon dans cette nature sauvage des grandes Alpes, nous n'avions qu'une voix pour l'admirer et qu'un cœur pour l'aimer et être fiers de notre belle patrie.

Ici c'était un torrent dont l'eau écumeuse se précipitait en mugissant sur les pierres, là c'étaient de hautes roches ou de profonds ravins au fond desquels nous apercevions l'abîme sans fond, le gouffre sans espoir.

Et c'est le repas en commun dans la salle d'un hôtel, les écoliers plaisantaient, le maître souriait et répondait avec indulgence à leurs questions enfantines.

Mais hélas ! ces jours de plaisir passèrent si vite. Il fallut reprendre le chemin de la maison et bientôt celui de l'école et recommencer à travailler dur. Ce n'était pourtant pas un supplice et quant à moi, j'ai toujours aimé l'école.

Les leçons de français, d'histoire les sciences physiques et naturelles, l'étude de l'allemand et de l'anglais, m'ont toujours captivée davantage que les mathématiques. Oui, je me rappellerai toujours avec joie de ces trois années passées au Collège. Chaque jour nous venions brassant la neige, bise ou pluie. Quelquefois, lorsque le temps était trop mauvais, nous prenions des provisions pour dîner dans une des salles du Collège.

Et lorsque nous avons préparé notre soirée ! Chaque jour nous faisions une répétition afin d'apprendre leur rôle aux acteurs. Puis lorsqu'arriva le grand jour, ce fit en tremblant que nous nous présentions pour jouer nos rôles devant un public qui n'était pas toujours des plus sympathique. Puis à la fin de la soirée, le casino se transformait en salle de bal et nous dansions jusqu'à une heure voisine du jour.

Mais ce beau temps est passé, il ne reviendra plus. Il a fallu quitter ce cher Collège où j'ai été si heureuse. C'est là que j'ai acquis une instruction qui me sera très utile plus tard, c'est là que j'ai fait connaissance avec d'aimables camarades, c'est là enfin que j'ai appris à aimer et à vénérer notre cher maître, Mr. Bourgeois, à qui je tiens de témoigner ici ma profonde gratitude pour la peine qu'il a prise avec moi pendant les 3 ans de mon séjour au Collège. Je ne vous ai parlé presque que de mes plaisirs dans cette courte biographie. Comment aurais-je fait autrement, puisque je n'ai eu guère que des plaisirs depuis que je vis. Si parfois j'ai pleuré, ce n'était que de petits chagrins vite apaisés. Si j'ai été heureuse, ceux qui ont vécu près de moi l'ont-ils toujours été ? Je ne le crois pas. J'aurais pu être plus obéissante, plus aimable et douce, j'ai de bien vilains défauts, mais je veux essayer de m'en corriger afin de rendre heureux ceux avec qui je vis.

Brassus, 3 février 1888, 1^{ère} Classe, Sophie Piguet, 75-85.



Sophie Piguet, portrait extrait d'une photo de classe de 1885.

Couse à la Dôle du 15 juillet 1887, repris dans Courses, Brassus, 7 février 1888, S. Piguet, p. 86-95-

Course au Chamossaire, repris dans Courses, les 23, 24, 25 juillet 1888, Brassus, 5 mai 1889, Jeanne Golay, Ière classe, p. 96-117.

Course au Salève les 6 et 7 août 1889, repris dans Courses, Brassus 7 mars 1890, Julia Piguet, IIème classe, p. 118-126

Les fées du Mont-Tendre – légende du Jura

Les Alpes, dans leurs précipices, leurs gorges profondes, leurs rochers, leurs abîmes, leurs pics élancés, en un mot, toutes leurs beautés sauvages et effrayantes, sont certainement la patrie des légendes et des lieux qui les inspirent. Dans le Jura, si elles sont rares, très rares même, ces histoires qui se racontent autour du foyer, il en existe cependant, et je me mets en devoir de vous raconter celle que j'ai lue dans un vieux bouquin de mon grand-père.

Tout habitant de la Vallée connaît ce qu'on appelle la Baume du Mont-Tendre, ce grand trou noir d'une belle profondeur. Peut-être que l'un d'eux s'est demandé s'il a existé depuis le commencement du monde ou si quelque catastrophe l'a percée dans les profondeurs de la montagne. Et bien je vous dirai que sur son emplacement existait une grotte habitée par des fées, sans doute chassées de leur patrie naturelle, les Alpes, et qui vinrent s'établir dans ce lieu solitaire. Elles furent trompées dans leur attente, car à la place qu'occupe à présent le chalet de Yens, les moines de l'Abbaye du Val de Joux, firent bâtir un chalet et y mirent des vachers. Mais les fées n'eurent pas à souffrir de leur voisinage, car ayant appris quelles n'étaient pas seules sur la montagne sauvage, ils ne se hasardèrent plus sur la sommité du milieu. Néanmoins pour plus de sûreté, les fées tissèrent tout autour de leur domaine respectif une barrière faite d'un tissu semblable à la plus fine toile d'araignée et resplendissant de blancheur. Une fois pourtant, un des vachers, jeune et beau gars, étant perdu parmi les grandes forêts qui couvraient toute la sommité, arriva vers la barrière et vit au travers de la gaze transparente, deux yeux brillants comme des étoiles qui le regardaient. Irrité, saisi de frayeur, il eut cependant la force de rompre le charme et courut jusqu'au chalet où il tomba mort sur le pas de la porte en criant : les fées ! les fées !

Ce fait fit beaucoup d'impression au chalet et l'on se tint encore plus sur ses gardes qu'auparavant.

Bien des années se passèrent, régulières et monotones et n'amenant d'autres changement que la mort des vieux vachers et l'arrivée de jeunes. Quand un beau jour on frappa à la porte du chalet. C'était un beau jeune homme brun, aux yeux vifs, à l'air entreprenant. Il demanda à un vacher de l'accompagner au sommet du Mont-Tendre. Un des plus curieux s'offrit pour le guider et le conduisit sur la sommité la plus au nord (le Mont-Tendre est formé de trois sommités), car dit-il au jeune homme, ce mamelon boisé, là-bas, est habité par des fées et si vous arrivez par hasard à une barrière blanche, n'allez pas vous approcher, et il lui raconta ce qui était arrivé au jeune vacher.

Le jeune homme ne répondit rien et depuis ce moment-là, il resta rêveur. Arrivé au sommet, il fut saisi par le magnifique panorama qui s'offrit à ses regards. Mais bientôt ses pensées le reportèrent vers les gracieuses sylphides dont lui avait parlé le vieillard et qu'il se représentait comme dans les contes de son enfance.

Après avoir congédié son compagnon, il resta seul et se mit à songer. Plus il y pensait, plus sa curiosité augmentait. Enfin n'y tenant plus, il descendit

lentement la sommité, les yeux fixé au sol, et gravissant l'autre sommité, il arriva bientôt à la barrière blanche. Comme le jeune vacher d'autrefois, il vit sa fée aux yeux d'écarbouille, mais loin d'en être effrayé, ces yeux le charmèrent et le fascinèrent à un tel point que ne se souvenant plus des avertissements du vieillard, il brisa la barrière, et entra dans le domaine défendu. Aussitôt un effroyable craquement se fit entendre, la montagne fut ébranlée jusque dans ses fondements, le sol manqua sous ses pieds, il ne vit que des ombres vaporeuses s'enfuir et...

Le lendemain, lorsque les premiers rayons du soleil levant caressèrent les sapins noirs, les armaillis virent avec une grande surprise la tête rasée de la sommité du milieu. Des magnifiques forêts qui la couvraient, de la grotte que les fées avaient si gentiment décorée et de ses charmantes habitantes, plus rien ! Plus que des rochers en chaos et un trou béant. Et le vieux vacher en contemplant ce spectacle désolé de dire :

-Ah ! mes amis, la curiosité, c'est la perte du monde !

27 septembre 1890, Lina Piguet⁸, 1ère classe, p. 127-130.

Une journée d'hiver

Quels plaisirs veut nous apporter ce beau dimanche que nous venons de commencer ? Ainsi s'écrient les enfants en voyant le soleil se lever dans tout son éclat. Ses rayons brillants percent le brouillard épais qui entoure la terre. La couche de neige qui s'est formée quelques jours auparavant, semble parsemée de diamants qui étincellent au soleil. Les arbres se plient sous leur fardeau de neige et les pauvres oiseaux qui n'y peuvent plus se réfugier, viennent chercher un abri dans le village. Pleins de confiance ils s'approchent des fenêtres pour demander quelque nourriture. Quel beau tableau se présente par ce paysage d'hiver et nous regrettons bien de ne pas pouvoir y fixer nos yeux plus longtemps, car la blancheur de la neige nous oblige de les en détourner.

Malgré le froid, il serait vraiment impossible de rester enfermé dans une chambre à côté d'un fourneau, tandis que le soleil radieux et le ciel azuré nous invitent à jouir des plaisirs de ce beau jour. Bientôt le silence est interrompu par le son solennel des cloches qui appellent les habitants du village dans la maison du Seigneur, laquelle retentit tôt des cantiques des assistants dévots.

Avec impatience attendent les enfants l'heure où leurs parents leur permettent de sortir. Ils préparent leurs traîneaux et leurs patins, et bientôt on les voit monter la Côte, puis se laisser glisser au bas aussi vite que le vent en poussant des cris de joie. Ils ne sentent ni la fatigue ni la faim, et ils auraient probablement oublié le goûter si on ne les avait pas appelés.

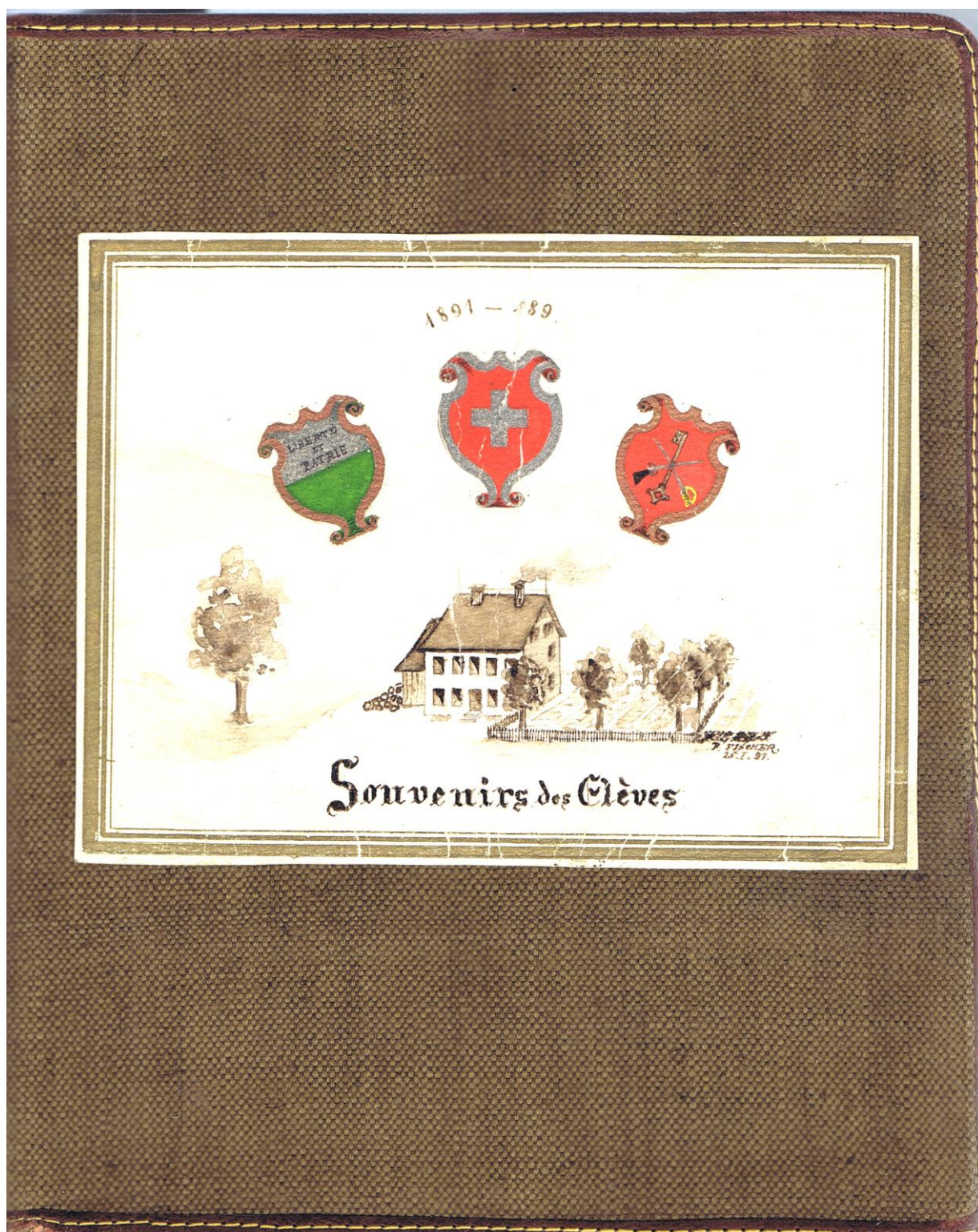
⁸ Pourrait-être la fondatrice du CAS féminin, et l'excellente peintre combière récemment redécouverte.

Mais aussi les grandes personnes ne peuvent pas résister à la tentation de sortir quelques heures. Partout on rencontre des troupes joyeuses de jeunes gens, des familles qui vont faire une visite dans le village voisin, des traîneaux et des patineurs. D'autres s'amuse^{nt} devant les maisons, se lancent des boules de neige ou regardent curieusement les passants. Ainsi se passe tout l'après-midi et le soir arrive plus vite qu'on ne le désire. Le soleil se couche déjà et bientôt le froid oblige la foule joyeuse de rentrer dans les maisons où ils passent la longue veillée de différentes manières. Cependant la lune et les étoiles paraissent au ciel nocturne pour remplacer l'astre du jour et pour veiller sur la terre endormie. Ainsi se termine ce beau jour, et tout le monde va se coucher avec le cœur tranquille et plein de reconnaissance envers Dieu.

IIIème classe 1888-1889, composition, Emilie Bach..., 131-132.

Tables des matières, p. 133-134.

Cahier IV – 1891 – 1897 - non paginé



Course à Jaman, 18 & 19 juillet 1890 – sera repris dans Courses, le 20 décembre 1890, Marguerite Guignard, Derrière la Côte⁹.



Marguerite Guignard de Derrière-la-Côte, future Mme Giriens.

Le Cyclone du 19 août 1890 à la Vallée, Sentier, le 6 septembre 1890, 15 pages

Cher ami !

Dans ta dernière lettre tu me demandes quelques détails sur ce sinistre qui vient de frapper une partie de notre contrée. Dès lors, tu en auras été informé par les journaux. Leurs récits ont bien le mérite d'être très détaillés sans qu'ils soient toujours conformes à la vérité. Certaines gazettes se sont de nouveau plués à amplifier le malheur, comme s'il n'était pas encore assez grand et j'ai appris que c'était le cas avec un journal de notre ville.

Voilà pourquoi je crois te rendre un service en te faisant une description exacte de ce phénomène et de ses suites de façon que tu pourras te faire au

⁹ Sœur de Rose Guignard institutrice, épousera son régent Giriens !

moins une faible idée du cyclone du 19 août et des dégâts qui en furent les suites.

Le jour qui précéda ce soir fatal, il faisait une chaleur excessive et inaccoutumée. L'atmosphère était chargée d'électricité, et tout le monde s'attendait à un orage plus ou moins fort, mais personne ne pensait à un événement semblable à celui qui vient de frapper notre pays. Le soir, vers les sept heures, peut-être déjà avant, des éclairs qui s'approchèrent de plus en plus de notre Vallée, apparurent au S.O. et à 7 heures et demie, un violent orage éclata. Des éclairs sillonnaient continuellement le ciel et remplissaient l'atmosphère d'une lueur éblouissante et mystérieuse, pénétrant jusque dans les derniers recoins et transformant la nuit en jour. Par contre, on n'entendait guère des coups de tonnerre, mais sans cesse, toute la contrée semblait être en flammes. Heureusement, cet orage, si l'on peut appeler ainsi ce phénomène, ne dura pas longtemps. Une fois que les éclairs furent moins fréquents, nous ne tardâmes pas à ouvrir la fenêtre pour faire entrer l'air rafraîchi par l'orage, lorsque nous aperçûmes au S.O. une lueur rouge qui ne pouvait être causée que par un incendie. En effet, nous apprîmes bientôt que la foudre était tombée sur une maison au Bois d'Amont. Dans ce moment, nous ignorions parfaitement qu'un sinistre beaucoup plus terrible venait de frapper notre propre commune. Nous avions bien entendu de temps en temps, lorsque l'orage avait déjà perdu de sa violence, un bruit qui avait pu être produit par des poutres tombant à terre, mais c'était tout. Le lendemain seulement, j'appris la triste nouvelle de ce cyclone en voyant de mes propres yeux les dégâts que la catastrophe de la veille avait causé dans le hameau du Campe qui se trouve en face de chez nous.

N'ayant pas de leçons, je me rendis après le déjeuner sur le théâtre de la catastrophe. Un grand nombre de personnes étaient déjà arrivées, soit pour s'informer du sort de leurs connaissances, soit pour venir en aide à leurs voisins, soit enfin pour satisfaire la curiosité. Je me proposais de suivre les trace que le cyclone avait laissées et qui n'étaient que trop visibles. D'abord j'allai en compagnie d'un ami au Bas-du-Chenit où l'ouragan avait causé des dégâts considérables. Plusieurs maisons y étaient complètement détruites, et l'on ne rencontrait à leur place que des monceaux de ruines. D'autres bâtiments avaient été en partie démolis par ce terrible cyclone qui enleva des toits entiers comme il semble, d'un seul coup. Les pauvres habitants erraient autour de leurs maisons, ne pouvant comprendre comment ils avaient pu perdre en trois minutes tout leur bien, le fruit de longues épargnes et d'un travail persévérant.

Mais allons plus loin. Après avoir ainsi dévasté le Bas-du-Chenit, l'ouragan se dirigea vers le Crêt-Meylan. Il y fit écrouler presque entièrement la maison qui était la plus exposée et démolit plus ou moins tous les autres bâtiments de ce hameau. Les toits, en tant qu'ils n'avaient pas été enlevés, tombèrent sur les maisons et y causèrent bien du mal à l'intérieur. De grands arbres furent cassés par la violence incroyable du cyclone, ou déracinés du premier coup. L'ouragan renversa aussi quelques poteaux télégraphiques, de sorte que le fil fut coupé

Ensuite nous allâmes au hameau du Campe. Quoique les dégâts y soient très considérables, le cyclone, à mesure qu'il avançait, semble avoir perdu de sa violence. Toutefois, les maisons sont encore très endommagées et quelques-unes presque complètement détruites. L'ouragan se fraya ensuite un chemin à travers la forêt, en déracinant et en cassant les plus grands arbres et en détruisant un grand nombre de chalets. On a constaté que les pertes causées par la dévastation surpassent encore de beaucoup celles qui résultent de la démolition des bâtiments.

Quant à la catastrophe, je me borne à te communiquer ici le récit d'une personne qui habitait une des maisons atteintes par le cyclone.

« Nous étions tous rassemblés dans une chambre, dit-elle, lorsque, tout d'un coup, un bruit effroyable se fit entendre. Un moment après, un terrible coup de vent ébranla la maison ; les vitres furent cassées, la lampe s'éteignit, autour de nous, nous ne voyions plus rien que la lueur éblouissante des éclairs ; quelques moments seulement, le bruit lugubre continua et tout avait passé. Mais ces quelques moments avaient suffi pour que le cyclone eut pu enlever le toit et démolir une partie de la maison. L'horloge s'arrêta à 8 h 25 ; ce sera donc le moment où le cyclone arriva dans ce hameau ».

Beaucoup de personnes croyaient leurs maisons en flammes, car l'ouragan enlevant les toits et démolissant souvent les murs, elles ne voyaient autour d'elles que les éclairs sans pouvoir, au moment même, s'expliquer les choses qui venaient de se passer.

Je ne puis pas te faire un récit détaillé de tous les épisodes tristes et souvent bizarres que l'on fait sur ce sujet. Cela me mènerait trop loin.

A la vue d'une pareille destruction et de tant de maisons écroulées, on ne peut pas s'empêcher de s'étonner que nous n'ayons pas à déplorer de victimes. Les personnes elles-mêmes qui ont échappé au danger d'être écrasées sous les ruines de leurs demeures, ne s'en rendent guère compte. En nous-mêmes nous ne pouvons dire avec eux : la Providence a bien éprouvé notre contrée, mais elle nous a épargné les vies d'hommes.

Cet événement n'a pas manqué d'attirer sur lui l'attention du public et celle des savants. On se demande qu'elle en fut la cause et si le nom de cyclone est bien choisi. Il est évident que l'électricité y a joué un certain rôle ; mais il reste à savoir si le phénomène était un cyclone, accompagné d'un phénomène électrique ou si l'électricité en était la seule et véritable cause.

Le célèbre astronome français Camille Flammarion, déclare que ce phénomène n'avait aucun rapport avec un cyclone, mais que c'était une décharge électrique, la conséquence de cette température anormale qu'on avait depuis trois mois. A l'appui de sa théorie, il cite le fait que le baromètre n'est jamais tombé au-dessous de 750 mm, tandis que le cyclone est caractérisé par une dépression barométrique considérable.

Mais c'est à une autre plume qu'il est réservé de discuter de ce sujet, et je me borne à te communiquer les récits d'autres personnes des choses qui sont évidentes et que j'ai vues moi-même. Quant aux autres choses, je ne saurais citer que ce proverbe : qui vivra verra. Les sciences font de rapides progrès et nous comprendrons peut-être un jour ce qui nous paraît aujourd'hui énigmatique et incompréhensible.

Le cyclone (c'est ainsi que tout le monde appelle ce phénomène) nous est venu de France où il causa de terribles dégâts à St. Claude. On y a même à déplorer des victimes. La direction que l'ouragan a prise, est du SO au NE, direction que prennent d'ordinaire les cyclones.

A quelque chose malheur est bon, ainsi dit un proverbe, et j'espère que ce sinistre prouvera de nouveau la vérité de cette parole. N'est-il pas un appel pressant à la charité et à la générosité de notre peuple et de chacun d'entre nous, un appel surtout à notre conscience de chrétien ? Des hommes généreux n'ont pas tardé à venir en aide à leurs frères et compatriotes. Les habitants de la Gruyère, par exemple, qui récemment ont été éprouvés par l'incendie au village de Broc, viennent de faire une collecte en faveur des malheureux à la suite d'un appel signé par plusieurs messieurs de cette Vallée. Parmi ceux-ci, nous remarquons à notre grande joie, Mr. Geindroz, notre ami qui nous a laissé un si beau souvenir à l'occasion de notre course.

Nous nourrissons l'espoir que notre peuple entier donnera de nouveaux des preuves de sa générosité et de son patriotisme. Nous sommes si fiers de notre liberté, rappelons-nous qu'un peuple n'est pas vraiment libre aussi longtemps que tous les citoyens ne se sentent pas comme des frères. Puisse notre peuple réaliser ces belles paroles qu'on entend si souvent prononcer à nos fêtes nationales, puisse-t-il agir conformément à sa belle devise : « Un pour tous, tous pour un ».

Voilà, mon cher ami, la description de ce cyclone et des dégâts qu'il a causés. J'ai fait de mon mieux pour te faire un récit aussi exact que possible, cependant tu serais encore loin d'avoir une juste idée de cet événement. Pour comprendre la gravité du sinistre, il faut avoir vu les dégâts et pour comprendre le phénomène lui-même, il faudrait posséder des connaissances qui se trouvent hors de ma portée.

Mais me voilà arrivé à la seizième page. Il me faut donc achever ma lettre et je la finis par les meilleures salutations.

Ton ami Charles

Zürich, le 24 janvier 1891, Charles Elsinger.

Le tour du lac de Joux

Voici les vacances ! Quel bonheur, quelle joie ! Ainsi m'exprimais-je au matin d'un des derniers beaux jours d'été. Nous avons décidé, avec quelques-

unes de mes amies, de faire une longue promenade ce jour-là. Nous avions proposé le tour du lac de Joux et une course au Risoux. Après maintes discussions, nous choisissons le tour de notre beau lac. Aussi, c'est avec un entrain tout particulier que nous partons du Sentier à six heures du matin. On était à cette douce et fugitive époque de l'année où l'été atteignant sa plénitude, s'apprête à léguer à l'automne les moissons et les fruits qu'ont mûris ses ardeurs. La vie, dans sa force, sa joie et sa majesté, éclate de toutes parts. C'est à peine si à la cime des arbres quelques feuilles jaunies tâchent de leur rouille le manteau vert de la nature ! Aussi c'est avec un plaisir que nous marchons le long de ce beau lac dont point, à notre avis, n'a autant de charme ! Les rires, les gais propos, les chants se succèdent et nous voici déjà aux Bioux où les habitants matinaux sortent de leurs maisons pour vaquer aux soins journaliers. Ici, nous apercevons une vieille femme en bonnet de nuit qui, en lavant sa cassette, ouvre vite la fenêtre pour nous voir passer. Là c'est un jeune garçon qui mène les vaches à l'abreuvoir et qui, enlevant très respectueusement son bonnet, nous honore d'un « bonjours mesdemoiselles ». Mais il est déjà huit heures et demi, et nous ne sommes pas encore à L'Abbaye. Dépêchons-nous, nous monterons dans les bois, nous visiterons la source de la Lyonne, nous longerons la côte jusqu'au Mont du Lac !! Quelle bonne idée ; vite nous traversons l'Abbaye, nous grimpons dans les bois et nous voici à la source de la Lyonne. Ce ruisseau sort tranquillement de terre, sous un rocher, ayant pour voisinage les populages et les marguerites qui croissent sur ses bords. Nous cheminons dans le sentier de chèvres presque avec l'agilité de ces animaux et nous voici tout de bon dans la forêt. Nous nous asseyons au pied d'un sapin. Il règne en cet endroit un demi-jour discret, sur lequel tranchent quelques pointes de vive lumière. On eût dit que du feuillage noir il pleuvait des gouttes de soleil ! Le chant des oiseaux sous l'ombrage, les mille bruits que fait la nature en ses mystérieux travaux, out de quoi nous remplir d'admiration !

Tout en marchant, nous apercevons par-ci, par-là, quelque coin de lac bleu qui donne encore plus de grâce au paysage déjà si enchanteur. Nous ne pensons pas à la fatigue, notre attention se reportant sur la grandeur de la voix de la forêt. Dans cette voix, tout retrouve son écho ; on y retrouve la plainte éternelle des vagues, le frais gazouillis des ruisseaux, le bruit d'insectes qui volent, le mugissement des tempêtes... toutes les rumeurs de la plaine et de la montagne du lac et des bois mêlées à des notes inconnues, lointaines, éthérées, voix d'ange qui nous font tressaillir d'admiration.

Nous arrivons au Pont ; ayant dîné dans la forêt, nous nous accordons un bon sirop rafraîchissant qui nous fait grand bien. Nous décidons que le retour se fera en bateau. Notre partie sera alors complète, car après les charmes de la forêt, c'est vraiment délicieux que de voguer sur l'eau limpide et pure dans laquelle se reflètent et les rochers et la verdure. Nous rentrons au Sentier, chargées de fleurs et en emportant de cette course rien que de doux souvenirs.

Composition d'examen. Marguerite Guignard, Derrière la Côte, 24 septembre 1891.

Sixième centenaire de la fondation de la Confédération suisse – le 1^{er} août

Depuis longtemps j'attendais avec impatience le premier août mil huit cent nonante et un. Je me demandais si la commune du Chenit voulait célébrer le sixième centenaire de la fondation de la Confédération suisse. Quelques semaines avant cette date, les journaux ont publié que chaque commune devrait faire des feux sur les sommets élevés. Dans la paroisse du Sentier, un comité est organisé pour que la fête réussisse. Le programme décidé pour la journée est : à sept heures sonnerie des cloches, huit heures, cortège aux flambeaux passant du Sentier aux Cretêts, à l'Orient, chez-Villard, Vers les Moulins et retour au lieu du départ. A neuf heures feux de joie sur les hauteurs.

Actuellement le Collège Industriel dont je fais partie, ne voulut pas rester inactif à cette belle fête. Nous décidâmes que nous irions sur la sommité du Mont-Tende la plus au vent. Comme le premier août était au milieu des vacances, les élèves furent convoqués au Collège vendredi trente-un juillet à cinq heures du soir. A l'heure indiquée, j'arrivai Chez-le-Maître. Qu'elle ne fut pas ma stupéfaction en voyant que dix seulement de mes camarades étaient là, moi qui comptais qu'aucun ne manquerait au rendez-vous. Enfin, nous eûmes beau attendre jusqu'à dix heures, personne ne vint. Entre les onze que nous étions, nous décidâmes que nous irions donc faire le feu désigné plus haut. Nous partirions à huit heures et demie de Chez Villard, que l'un d'entre nous apporterait six livres de chocolat pour nous réconforter là-haut, un autre prendrait du pétrole, les lanternes vénitiennes, une casserole. Et chacun une hache ou une scie.

Le lendemain, à huit heures et demie, j'étais chez Villard avec trois de mes camarades. Nous attendîmes environ un heure, et M. Bourgeois arriva accompagné de deux élèves seulement. Deux garçons du hameau se joignirent à nous. Enfin, entre neuf heures et neuf heures et demie, nous commençâmes à gravir la pente au nombre de neuf. Je ne dirais pas la montée qui fut assez pénible. A midi nous arrivions sur le Mont-Tendre. Nous nous mîmes immédiatement à diner et à cuire une casserole de chocolat qui fut déclarée excellente. Après nous être bien réconfortés, chacun alla de son côté pour commencer son ouvrage. Nous coupâmes, sciâmes tous les sapins¹⁰ et à six heures tout le monde trouva qu'il y avait assez de bois.

Pour commencer le tas, nous appuyâmes les plus gros troncs les uns contre les autres, ce qui forma ainsi une sorte de tour. Puis un de nous monta sur la montagne de bois que nous avions élevée et arrangea les branches que nous lui tendions. Enfin, quand tout le bois fut arrangé, le tout fut arrosé de pétrole.

¹⁰ En espérant qu'ils ne coupèrent pas de sapins en sève qui ont déjà beaucoup de peine à pousser à cette altitude.

Nous étions autour de notre bivouac, attendant que l'heure d'allumer le feu fut arrivée. Quelques personnes de la Vallée arrivait sur la montagne pour jouir de la vue. A huit heures et demie, quand nous vîmes que le brouillard se mettait de la partie, et que plusieurs feux avaient été allumés, nous en fîmes autant, et en un instant le tas de bois entier fut enveloppé de flammes. Pendant que celles-ci dévoraient l'œuvre de notre journée, le brouillard nous empêcha de voir la plaine.

Quand tout fut consumé, nous nous dirigeâmes vers la sommité de la baume où nous arrivâmes juste à temps pour voir allumer un feu préparé par des messieurs du Sentier et de l'Orient de l'Orbe. J'avoue qu'il ne fut pas aussi beau que le nôtre, quoiqu'il ait eu plus de bois, mais il était si serré qu'il ne pouvait brûler. Pendant cinq minutes environ, nous avons pu apercevoir quantité de feux sur plaine vaudoise, et des feux de Bengale sur les Rochers de Naye. Du côté de la Vallée, nous en avons aussi vus, malheureusement, cette éclaircie fut très courte.

A neuf heures et demie, nous reprîmes le chemin du foyer paternel. J'y arrivai à minuit environ, assez fatigué et content d'avoir pu faire la moindre des choses pour la patrie.

20 octobre 1891, François Aubert, Solliat, 1^{ère} classe.

Sixième centenaire de la fondation de la Confédération. Journée du deux août. Non repris. Le 11 décembre 1891, Ch. Guignard, 1^{ère} classe, Sentier.

Jubilé du sixième centenaire de la Confédération suisse, samedi 1^{er} août.

C'est avec des transports d'allégresse que nous voyons éclore le jour si beau et six fois séculaire de l'anniversaire de notre Confédération. De toutes les parties de la Suisse, un cri d'enthousiasme et de reconnaissance monte à Dieu, pour le remercier de nous avoir permis d'assister à cette belle fête.

Le samedi 1^{er} août, tout Suisse salue le jour avec de grands et nobles sentiments, et renouvelle dans son cœur le pacte si solennel prononcé il y a six cents ans par nos aïeux.

Ce jour-là, le Sentier s'est paré de ses plus beaux habits de fête, les ménagères redoublent d'ardeur pour embellir leurs demeures, drapeaux, lanternes, guirlandes, rien ne manque à l'embellissement des maisons. A sept heures, les cloches de l'église du Sentier se mettent en branle comme pour appeler les fidèles. Leur son grave et solennel parle à tous les cœurs de liberté et d'amour patriotique. A huit heures, le Sentier présente un effet magique. Toutes les maisons resplendissent de lumière, les drapeaux flottent, les coups de canon se succèdent et le bruit incessant de la foule se joignant à cette cohue, nous reporte de vallon en vallon jusqu'aux lieux si vénérés où nos ancêtres jurèrent une éternelle alliance.

Puis le cortège se forme ; la gymnastique est en tête, ensuite viennent la Jurassienne, les sociétés chorales, les écoles, d'autres sociétés, enfin une quantité de patriotes qui suivent, les flambeaux s'allument et le cortège part au son d'une des plus belles marches de notre société instrumentale.

Sortis du Sentier, nous admirons les feux de joie allumés sur les montagnes. En pénétrant du regard ces immenses brasiers, on croit voir les figures si vénérables de nos aïeux, on croit voir les trois Grütliens levant au ciel leurs mains et leurs cœurs pour se jurer une immortelle liberté.

Le cortège avance et, vu de loin, l'aspect doit en être saisissant. Cette chaîne immense, avançant sous le ciel étoilé et d'où partent de chaleureux hurrahs, doit être un spectacle vraiment unique. Les maisons de l'Orient sont très bien illuminées ; voici la fabrique Lugrin, avec ses fenêtres éblouissantes de lumières, voici encore des arbres qui, de leur couleur sombre, revêtent tout à coup les plus belles teintes. Vraiment on se croit encore au temps des fées ! Les habitants de chez Villard ont fait un bel arc de triomphe où flottent les drapeaux suisses. En passant sous ce dôme de verdure un vigoureux « Vive la Suisse » sort de toutes les poitrines et les échos répètent au loin ces cris d'enthousiasme. Vers les Moulins, les habitants ont employé fort à propos leurs tas de planches pour faire encore un arc de triomphe. Les trois Suisses sont dessus, faisant revivre devant nos yeux les beaux souvenirs de l'histoire.

Nous rentrons au Sentier, la Jurassienne joue encore une fois autour du feu, puis chacun se retire, le cœur plein de joie et de douce attente pour le lendemain.

Ainsi les beaux rêves formés pour cette fête sont devenus une réalité et cette réalité n'est déjà plus qu'un souvenir.

Marguerite Guignard, 1^{ère} classe, mars 1892.

La Vallée en hiver

Notre Vallée présente en hiver un aspect pittoresque qui ravirait les promeneurs étrangers s'ils venaient la visiter pendant la rigoureuse saison. Mais ils préfèrent venir quand les prés sont en fleurs, quand les hirondelles gazouillent en bâtissant leurs nids dans nos cheminées. Si, en été, la Vallée offre au regard ses sites gais, ses montagnes couvertes de sapins, les eaux miroitantes de son lac, elle a aussi en hiver un aspect sévère qui, s'il fait fuir les douillettes citadins, n'est pas sans charmes pour nous autres Combiens qui savons en apprécier les beautés.

Quoi de plus beau en effet qu'une belle matinée de dimanche en hiver ! Les sapins sont givrés et inclinent leurs branches vers la terre, le soleil fait scintiller leurs milles petits cristaux comme autant de diamants. Le son des cloches nous arrive par volée, nous invitant à nous rendre au culte. Les enfants, sur leurs luges, descendent rapidement les collines en poussant des cris de joie, tandis que d'autres construisent des bonhommes de neige, en soufflant parfois sur leurs

doigts pour les dégourdir. Tout est gai et anime en ce jour du dimanche, mais combien la nature est différentes quelques jours plus tard, le lendemain peut-être. Le ciel s'est couvert de nuages, de gros nuages gris, la neige tombe serrée et le vent qui mugit l'emporte en tourbillons qui fouettent la figure des rares piétons. Les corbeaux jettent des cris lugubres en venant picorer des grains sur la route, tandis que leurs compagnons les étourneaux cherchent quelques graines de sorbier sur les arbres près des maisons. Les enfants regardent tomber la neige depuis leur chambre bien chauffée et font des vœux pour que le soleil reparaisse et qu'ils puissent reprendre leurs jeux.

Les habitants vaquent à leurs devoirs journaliers. Les horlogers devant leurs établis travaillent en sifflotant quelque air connu, les charretiers conduisent leurs chevaux attelés aux traîneaux de bois qu'il mènent à la gare ou aux particuliers. Les coups saccadés de la hache du bûcheron troublent le profond silence des bois, seul le cri monotone du pic vert se mêle au bruit de la cognée.

Le soleil est revenu, les enfants se réunissent par groupes pour se communiquer une grande nouvelle : Le lac est gelé, la glace est vive ! Ils pourront aller patiner. Cette perspective les rend joyeux et ils rentrent à la maison pour s'assurer si leurs patins sont en bon état. Quelle animation présente le lac quand les patineurs s'élancent gracieusement sur l'élément gelé. Ici ce sont de jeunes garçons qui se poursuivent, là des jeunes filles qui patinent en se donnant la main, tout en babillant joyeusement.

Combien sont pittoresques les rives de notre lac. Ce ne sont plus les arbres couronnés de feuillage ni les habitations dont les murs sont tapissés de jasmin. Non, ce sont les sapins austères qui secouent leurs branches chargées de neige sur les chevreuils et les lièvres qui passent en courant, fuyant le plomb meurtrier du chasseur. Ce sont aussi les maisons enveloppées d'un blanc manteau et d'où sortent des panaches de fumée qui s'élèvent en spirales dans les airs.

Mais lorsque les joyeuses fêtes de Noël et du Nouvel An sont passées, que les premiers mois de l'année ne sont plus, mars, qui sourit malgré la neige commence son oeuvre silencieuse. Il repasse les corolles des petits pâquerettes, il cisèle les boutons d'or et les crocus dans les prés, il attache les grelots du muguet sous les buissons verts. Puis, lorsque sa besogne est prête, et que son règne va finir, arrive avril tournant la tête il dit : « Printemps, tu peux venir ».

Ière classe, Marguerite Guignard.

Un rayon de soleil, non repris. Composition d'examen, Ière classe, M. Guignard

Suit **le Risoud**, long poème de trois pages toujours de M. Guignard, de la Ière classe.

La cigale et la fourmi ! Non repris, 4 pages, IIIème classe, composition d'examen, J. Massy.

La Vallée en hiver, non repris, Marguerite Piguet, IIIème classe.

Souvenez-vous des chers petits oiseaux !, non repris, de la même Marguerite Piguet, IIIème classe.

Il pleut. Dieu bénit la terre qui a soif, non repris, IIème classe, Marguerite Piguet.

Le courage, non repris, IIIème classe, Marguerite Piguet, Le Sentier.

Ne renvoyez pas au lendemain ce que vous pouvez faire le jour-même, non repris, de Lucie Piguet, IIe classe.

Un petit ruisseau, non repris, J.M. Orient de l'Orbe, le 14 février 94.

La chambre où je travaille

Qu'elle est jolie et coquette, cette petite chambre où je fais mes devoirs pour l'école et les petits ouvrages de couture et de raccommodage ! Je l'aime tant, cette petite chambre ! C'est là que se sont passées mes plus beaux moments. Près de la fenêtre garnie de jolis rideaux blancs et par où passe un rayon de soleil bienfaisant. J'aime m'asseoir avec un petit ouvrage dans les mains et regarder de temps en temps le beau ciel bleu qui me sourit. J'aime aussi entendre les oiseaux chanter leurs jolies chansons, ils passent tout près de ma fenêtre, et souvent j'ai pu admirer, mais bien à la hâte, leur frêle et charment petit corps.

Bientôt le soleil se couche et dore de ses derniers rayons les pointes des grands sapins et les hauts pâturages ; c'est alors le soir ; une petite brise fraîche commence à se faire sentir et je dois fermer ma fenêtre. Ah ! quelle beaux moments j'ai passés pendant cette heure auprès de ma fenêtre.

Le jour suivant, je me trouve de nouveau dans cette petite chambre, mais assise devant une table et ayant des cahiers et des livres devant moi. Je commence mes devoirs d'école, il y a là un problème assez difficile et j'ai déjà bien eu de la peine pour le faire ; mais la vue du beau ciel bleu me donne du courage ; il est bientôt fini et je pourrai faire mes autres tâches. Quel bonheur, j'ai tout fini ! Je pourrai de nouveau aller m'asseoir un moment près de la fenêtre.

Maintenant que j'ai dit tout ce que je faisais dans cette chambre, regardons un peu comment elle est arrangée. D'abord elle est située au midi, c'est pourquoi le soleil y pénètre et vient réchauffer toute la chambre. Elle est petite aussi, mais il

y fait si beau, chaque petit coin, chaque meuble me rappelle un souvenir. Aux murs sont suspendues des images et des tableaux qui m'ont été donnés par mes amis ou mes parents. Sur la table, on trouve un magnifique bouquet de primevères, ces fleurs sont dans leur plus grande beauté, car elles ont été cueillies le jour même. Je veux les garder aussi longtemps qu'elles pourront vivre, et une fois fanées, je les remplacerai. Comme c'est le printemps, les fleurs se trouvent en abondance, les champs et les bois sont couverts de primevères et de charmantes petits violettes qui montrent leurs têtes sur l'herbe touffue ou parmi la mousse des bois. Sur une petite table recouverte d'un tapis brodé, se trouvent quelques photographies et une jolie corbeille à ouvrage. Je ne suis pas très riche en bibelots, mais combien ceux que je possède me sont chers. Il ne se trouve que deux chaises dans ma chambre, une pour moi et l'autre pour une amie ou un parent qui vient vers moi. Dans un coin j'aperçois un tout petit lit, dans lequel se trouve, devinez quoi ? Une poupée !... Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi, car je ne m'amuse plus avec ce joujou, mais il est toujours resté là et j'espère, y restera toujours. Quand j'étais toute petite, je m'amusais souvent avec cette poupée. Elle déjà reçu bien des coups et elle a été raccommodée bien des fois ; mais, comme vous le voyez, elle est toujours vivante. Un lit et un lavabo complètent l'ameublement de ma chambre.

Ce lieu chéri restera, je pense, toujours comme cela et ce sera avec un sentiment de joie que je viendrai m'asseoir auprès de ma fenêtre en soleillée.

Lucie Piguet Ière classe, composition d'examen, Lucien Piguet.

Le ciel étoilé

La nuit tombait. Au bord du lac, pensive, j'étais assise. Un léger vent venait frôler la surface de l'eau qui dormait, transparente, et sur le sol les bois morts tombés à l'approche des frimas, bruissaient comme les ossements qu'un fossoyeur déterre. Les feuilles qui jonchaient la terre de la forêt voisine frémissaient au passage de cette douce brise, baiser d'adieu sur une saison morte. Un voile de brume enveloppait les campagnes muettes et les crêtes des montagnes. Le ciel était profond et d'une pureté parfaite.

Dans la voûte céleste on voyait s'allumer une à une les étoiles qui, semblables à des milliers d'étincelles, volaient dans ce clair milieu en jetant une douce lueur. Oh ! belles étoiles que l'on voit briller comme la perle et le corail au fond des mers. Que dites-vous à mon cœur qui palpite d'amour, à mes yeux qui s'extasient à votre vue ? D'où venez-vous, qui dirige vos pas ?

Celles-ci sont nées avec le firmament, leur rayon vient à nous sur des millions d'années. Elles gravitent en cadence suivant la courbe qu'une main toute puissante leur a tracée et c'est de son néant que l'homme les contemple. Chacune de ces étoiles est un monde habité que peut seul peser l'esprit du

créateur. Et chacun de ces mondes y régit peut-être d'autres mondes pareils voyant ainsi que nous s'élargir devant eux des firmaments sans bornes.

Ils ont leurs nuits, leurs jours, leurs destins, et comme autour de nous la vie y circule à flots. Nos pieds ne peuvent nous y conduire et notre main ne peut les toucher. Quand dans les cieux les étoiles ont disparu derrière leur rideau, notre œil alors ne peut plus les voir et le souffle de leur vol ne vient plus jusqu'à nous. Quel sentiment d'admiration indéfinissable éveillent en nous ces douces contemplations, et comme de notre cœur s'élève une prière vers l'auteur de toutes ces splendeurs.



Emma Lecoultré.

Que la source où coule tant de vie est immense et puissante ! Combien est puissant l'œil qui porte à de telles distances et infini le regard qui veille à tant de créatures. Oh ! comment pouvons-nous, sous une protection si grande, gémir quelques fois quand un nuage noir plane sur notre vie, nous rendre esclaves des vanités, nous abaisser au niveau de la brute, nous qui avons reçu de Dieu un cœur et une intelligence pour discerner le bien et le mal.

Comment pouvons-nous murmurer et oublier par moment celui qui veille sans cesse sur nous d'un amour infatigable, qui nous conduit et qui nous raffermi quand nos pas chancelants nous mènent au bord de l'abîme.

Dieu que du sein de ses magnificences entend le battement des ailes de la mouche noyée au calice des fleurs, nous oubliera-t-il ?

O ! non, Dieu qui est amour nous a donné un esprit capable de le chercher, de le comprendre, de s'élever jusqu'à lui. C'est pourquoi il ne nous abandonnera pas dans la tombe, mais il revêtira notre âme d'une enveloppe immortelle et lui fera goûter une vie éternelle.

Nos heures alors ne se compteront plus, tout sera joie et bonheur !!!

Golisse, 3 juin 1897, Emma Lecoultre.

Et cet incroyable morceau de bravoure¹¹ clôt non seulement le cahier, mais la formule où les meilleurs textes des élèves figuraient dans ces quatre volumes, précieux témoignages de ce qu'a pu vivre la multitude des écoliers de l'Ecole Industrielle du Chenit.

La transcription ne fut pas toujours aisée du fait de l'encre souvent délavée des textes. Néanmoins cet effort fut récompensé par la qualité des textes qui fixent de manière exceptionnelle toute une époque.

Note : ces 4 cahiers figurent dans un carton qui porte l'étiquette ci-dessous :



4 cahiers, de 1876 à 1897

¹¹ Dans la souplesse de sa prose, Emma Lecoultre nous fait un peu penser à certains textes en prose de Maurice de Guérin

